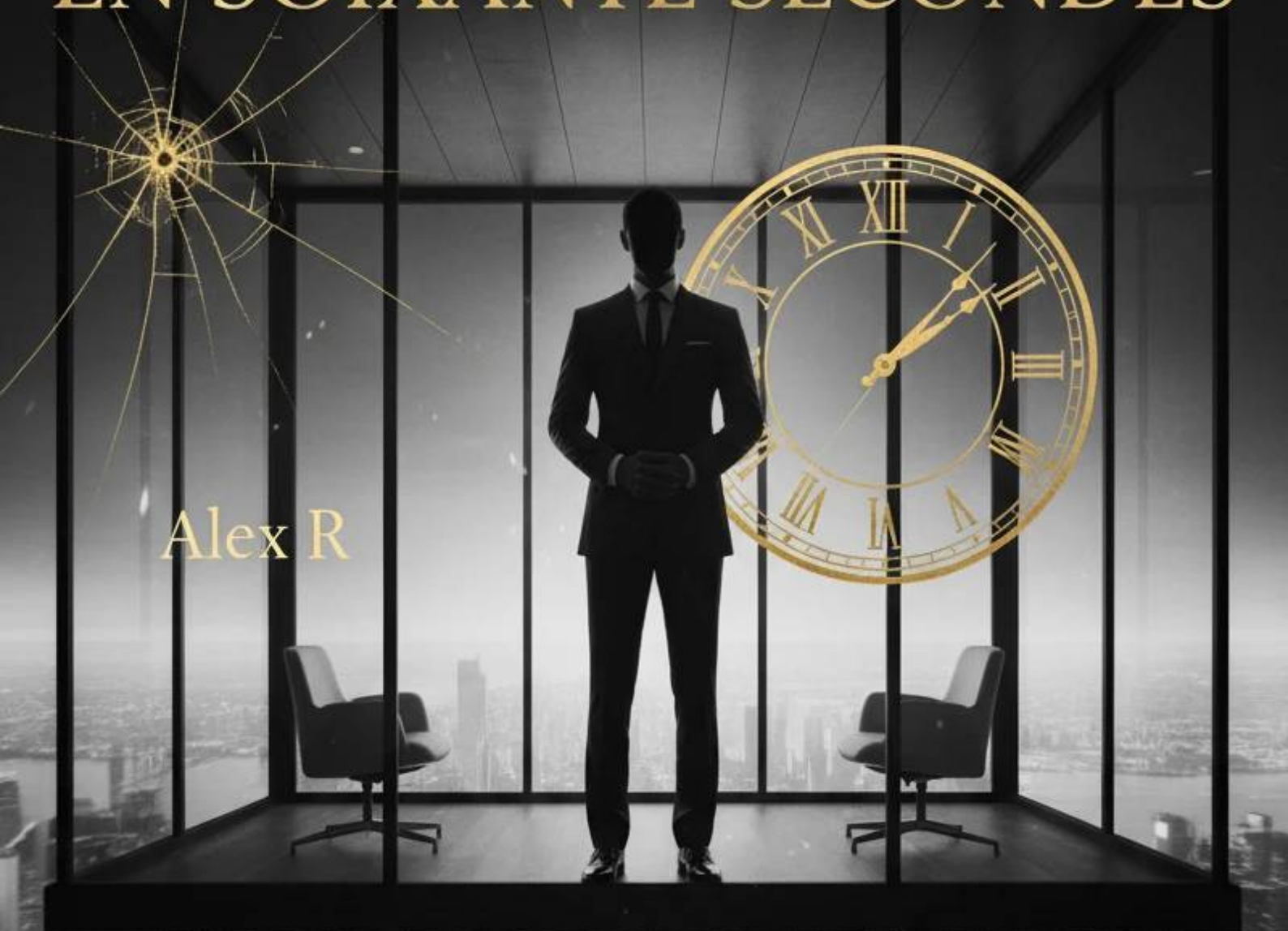


VENdre SON ÂMÉ EN SOIXANTE SECONDES

Alex R



Vendre son âme en soixante secondes

Par Alex R.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : 08:59:00 – Le Silence du Requin	4
Chapitre 2 : L'Appât et l'Hameçon	11
Chapitre 3 : Black Swan : L'Algorithme Dieu	19
Chapitre 4 : Le Dossier Médical	28
Chapitre 5 : La Trente-Deuxième Seconde	34
Chapitre 6 : Le Signal de Sarah	41
Chapitre 7 : L'Arène des Vanités	49
Chapitre 8 : Court-Circuit	58
Chapitre 9 : Le Stylo de Damoclès	64
Chapitre 10 : Trahison Systémique	71
Chapitre 11 : 08:59:55 – L'Aveu Final	79
Chapitre 12 : 09:00:00 – L'Apocalypse Digitale	85
Chapitre 13 : Le Piège de l'Infiltrée	92
Chapitre 14 : L'Héritage des Ruines	99

Chapitre 1

08:59:00 – Le Silence du Requin

08:59:00.

Le clic du verrou magnétique résonna dans la War Room comme le percuteur d'un fusil d'assaut qu'on arme dans une église. Sec. Définitif. Irréversible. À cet instant précis, à huit cent pieds au-dessus du bitume de Manhattan, l'air cessa d'être un mélange d'azote et d'oxygène pour devenir un condensé de peur pure.

Julian Vane ne regardait pas les hommes assis autour de la table en obsidienne. Il regardait le monde par la baie vitrée du 82ème étage. En bas, la ville s'agitait, une fourmilière de cadavres en sursis, ignorant que le venin était déjà dans les veines du système. Le Nasdaq n'était plus qu'un cœur sous assistance respiratoire. Dans soixante secondes, il allait s'arrêter de battre.

Julian lissa les revers de son costume Scabal. Pas un pli. Pas une hésitation. Il se tourna vers l'assemblée. Sept visages. Sept fortunes bâties sur le sable mouvant de la confiance mutuelle.

— Bonjour, messieurs, murmura Julian. Sa voix était un scalpel : froide, lisse, précise. Vous avez exactement une minute pour rester riches.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le plomb. C'était le silence des condamnés qui cherchent encore la trappe sous leurs pieds.

Elias Thorne, le PDG de Sentinel Cyber, rompit le premier la stase. Il avait soixante-deux ans, mais en paraissait soudain quatre-vingts. Ses mains, autrefois

capables de diriger des empires, tremblaient imperceptiblement, frottant le cuir de son fauteuil comme pour y trouver une issue de secours.

— Julian, qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Les issues sont bloquées. Mon téléphone n'a plus de réseau.

Julian ne répondit pas. Il sortit de sa poche une Patek Philippe Nautilus en platine. Il ne la portait pas au poignet ; il la posa au centre de l'obsidienne, juste entre les dossiers de fusion et les tasses de café dont la vapeur montait, ironiquement paisible.

Tic. Tac.

— Sarah, les chiffres, ordonna Julian.

À sa droite, Sarah Kontz ne cilla pas. Ses lunettes connectées projetaient un reflet bleuté sur ses pupilles d'acier. Ses doigts dansaient dans le vide, manipulant des interfaces invisibles.

— L'algorithme Black Swan a franchi le premier pare-feu de la Fed à 08:58:45, annonça-t-elle d'un ton monocorde. Les ordres de vente à découvert se propagent comme une métastase. À l'ouverture, dans cinquante-deux secondes, l'action Sentinel Cyber passera de 142 dollars à 0,04. Vous ne ferez pas faillite, Elias. Vous allez être effacés de la mémoire du capitalisme.

— C'est impossible, bégaya un administrateur à l'autre bout de la table, un homme dont le nom ne méritait même pas d'être retenu par Julian. Nos systèmes sont impénétrables. Nous *sommes* la cybersécurité mondiale.

Julian esquissa un sourire qui ne monta jamais jusqu'à ses yeux. Un sourire de requin qui a déjà senti le sang dans l'eau.

— Vos systèmes sont parfaits, monsieur Miller. C'est pour cela que je les ai utilisés pour injecter le virus. Rien de tel qu'une porte blindée pour enfermer tout le monde à l'intérieur avant de mettre le feu au bâtiment.

L'agitation gagna la table. Les corps se tendirent. La panique, cette vieille amie de Julian, entraîna enfin dans la danse. C'était le moment de l'Agitation. Il fallait qu'ils sentent la chaleur des flammes.

— Regardez-vous, reprit Julian en déambulant derrière leurs sièges, une main effleurant les dossiers de chaise en cuir. Des titans. Des bâtisseurs. Et pourtant, dans quarante-cinq secondes, vous serez les parias du siècle. Le FBI frappera à vos portes à midi. Vos comptes offshore seront gelés avant le dîner. Vos filles ne finiront pas leurs études à Yale. Elles finiront à la caisse d'un drive-in, à servir des burgers à ceux que vous méprisez aujourd'hui.

Il s'arrêta derrière Elias. Il posa ses mains sur les épaules du vieil homme. Thorne se figea. Il sentait la pression des doigts de Julian, une étreinte de prédateur déguisée en geste de réconfort.

— Elias, mon vieil ami. Tu as détourné quarante-deux millions de dollars du fonds de pension de tes employés pour financer le traitement expérimental de ta fille à Zurich. Un geste noble. Tragique. Très « Shakespeare ». Mais la SEC n'aime pas le théâtre. Ils aiment les registres. Et les tiens sont en train de devenir publics.

Thorne ferma les yeux. Son souffle devint un sifflement court. La sueur perlait sur son front, traçant des sillons dans le fond de teint coûteux.

— Qu'est-ce que tu veux, Julian ? demanda-t-il, la voix brisée.

— Ta signature. Ici. Maintenant.

Julian fit glisser un stylo Montblanc sur la table. Un instrument de torture en résine précieuse.

— La Solution est simple, Elias. Une fusion-absorption totale par Vane Holdings. Je rachète vos dettes, j’absorbe vos actifs, et j’efface les traces du détournement de fonds avant que l’algorithme ne finisse son travail. Vous sortez de cette pièce avec vos retraites dorées et vos réputations intactes. Dix mille de vos employés perdront leur job demain matin, mais c’est le prix de votre survie.

Tic. Tac. 08:59:30.

— C’est un braquage, cracha Miller, tentant un dernier sursaut d’honneur.

Julian se tourna vers lui. Son regard bleu chirurgical sembla disséquer l’homme en une fraction de seconde.

— Non, Miller. Un braquage, c’est pour les amateurs qui utilisent des pistolets. Ici, c’est de l’euthanasie financière. Je vous offre une mort douce au lieu d’un lynchage public. Trente secondes.

Sarah Kontz ne lâchait pas ses écrans fantômes. Son visage était un masque d’efficacité pure, mais sous la table, son genou battait une mesure rapide, presque imperceptible. Le timing était serré, même pour elle. Elle savait ce que Julian ignorait : la SEC était déjà sur le serveur. Elle n’était pas là pour l’aider à gagner. Elle était là pour compter les balles.

— La courbe s’accélère, Julian, dit-elle. La pression monte sur les serveurs de Londres. Si on ne signe pas dans vingt secondes, le blocage sera définitif. La fusion ne pourra plus être enregistrée rétroactivement.

Julian se pencha sur l’oreille de Thorne. Son haleine sentait la menthe et le mépris.

— Signe, Elias. Signe et sauve ta fille. Ou refuse, et regarde-la mourir dans un hôpital public pendant que tu purgeras vingt ans à Sing Sing.

Thorne regarda le stylo. C'était une balle d'argent. Une sortie de secours. Une damnation. Le vieil homme vit sa vie défiler : les yachts, les dîners à Davos, le regard de sa fille. Et le vide. Surtout le vide.

Il saisit le Montblanc. Ses doigts tremblaient tellement qu'il dut utiliser sa main gauche pour stabiliser la droite.

— Dix secondes, annonça Sarah.

L'atmosphère dans la pièce était devenue irrespirable. L'électricité statique faisait dresser les poils sur les bras des hommes présents. On aurait pu entendre une fourmi marcher sur le tapis persan.

08:59:51. Thorne posa la pointe sur le papier.

08:59:53. Il traça la première boucle de son nom.

08:59:55. La signature était une griffure désespérée, une tache d'encre sur l'honneur d'un homme.

Julian arracha le document avant même que l'encre ne soit sèche. Il le tendit à Sarah.

— Transmets. Maintenant.

Sarah exécuta une commande complexe dans les airs. Ses doigts semblèrent coudre le destin du marché mondial.

— Transaction confirmée. Enregistrement horodaté à 08:59:58. On est dedans.

À l'extérieur, une sirène retentit, loin en bas, dans les rues de New York.

09:00:00.

Les écrans géants tapissant la War Room, qui affichaient jusqu'alors des flux de données en attente, explosèrent de rouge. Un tsunami de chiffres négatifs. Le Nasdaq s'ouvrait sur un gouffre. Sentinel Cyber venait de disparaître, absorbé par l'ombre de Vane Holdings une fraction de seconde avant l'impact.

Julian récupéra sa montre. Il l'ajusta calmement à son poignet, vérifiant la boucle. Il était le seul homme dans la pièce qui semblait respirer normalement.

— Merci, messieurs, dit-il en se dirigeant vers la porte. Ce fut un plaisir de négocier avec vous. Sarah, fais servir le champagne. Ils en auront besoin pour digérer leur lâcheté.

Il posa sa main sur le lecteur biométrique de la porte. Le verrou cliqua à nouveau. Cette fois, c'était le son de la liberté pour Julian, et celui de la cage pour les autres.

Il sortit dans le couloir de marbre, Sarah sur ses talons.

— Julian, murmura-t-elle alors qu'ils s'éloignaient.

Il ne s'arrêta pas.

— Quoi ?

— On a eu de la chance. À une seconde près, le système nous éjectait.

Julian s'arrêta net. Il se tourna vers elle, son visage à quelques centimètres du sien. La froideur de son regard aurait pu geler le sang dans ses veines.

— La chance n'existe pas, Sarah. Il n'y a que la volonté et l'absence de scrupules. J'ai construit ce moment pendant trois ans. Ne confonds plus jamais l'architecture avec la coïncidence.

Il reprit sa marche, silhouette filiforme et victorieuse dans le couloir sans fin de la tour Sovereign. Il venait de voler un empire, de détruire dix mille vies et de sauver un homme de la prison pour mieux l'enfermer dans sa propre honte.

Le tout, en soixante secondes.

Mais dans l'ombre de ses lunettes connectées, Sarah Kontz voyait un chiffre qu'elle n'avait pas partagé. Un signal caché dans le code de transaction. Une signature numérique qui n'appartenait ni à Vane, ni à Thorne.

Le jeu ne faisait que commencer. Et Julian Vane, le prédateur ultime, ne savait pas encore qu'il venait de mordre à un hameçon bien plus gros que lui.

Il avait vendu son âme. Maintenant, il allait falloir la payer.

Chapitre 2

L'Appât et l'Hameçon

L'air dans la War Room avait le goût de l'ozone et de la défaite.

Quatre-vingt-deux étages au-dessus du bitume de Manhattan, le silence n'était pas un vide. C'était une pression. Julian Vane ne respirait pas, il calculait son oxygène. Il fit un geste sec du poignet, une commande nerveuse transmise à l'interface haptique logée sous sa peau.

Au centre de la table en obsidienne, la lumière se déchira.

Un hologramme jaillit, une architecture de données d'un bleu électrique, limpide, presque belle. C'était la structure financière de Sovereign CyberSystems. Mais alors que Julian faisait glisser ses doigts dans l'air, le bleu vira au cramoisi. Une cascade de chiffres rouges commença à couler le long des colonnes virtuelles. Une hémorragie numérique.

— Regardez bien, Thorne, lança Vane. Sa voix était un scalpel. Ce n'est pas une simulation. C'est votre avis de décès.

Elias Thorne, le PDG dont le nom ornait encore le fronton de l'immeuble, fixa les courbes qui s'effondraient. Ses mains, posées à plat sur la table, tremblaient. Un micro-séisme de soixante-cinq ans d'illusions qui se brisaient.

— Le marché ne peut pas... murmura Thorne. On a les meilleurs pare-feu du monde. On protège le Pentagone, Julian !

— Le Pentagone s'en fout des cadavres, il ne s'intéresse qu'à la survie de la structure, rétorqua Vane en s'approchant de lui. À 09h00, l'algorithme Black Swan va injecter une boucle de rétroaction dans vos serveurs de liquidités. Vos actifs vont s'évaporer. Vos serveurs vont devenir des presse-papiers à un milliard de dollars.

Julian marqua un arrêt, juste assez long pour que Thorne entende le tic-tac de sa propre montre.

— Vous ne vendez pas de la sécurité, Elias. Vous vendez du temps. Et vous n'en avez plus.

Sarah Kontz, debout près de la baie vitrée, ne bougeait pas. Ses lunettes connectées projetaient un défilement incessant de données sur ses rétines. Pour les autres, elle n'était qu'une ombre efficace. Pour elle-même, elle était une déminatrice marchant sur un fil de rasoir. Elle voyait ce que Vane ignorait : une anomalie dans le flux, une signature parasite qui ne venait pas de leur propre code.

— Trente secondes avant l'ouverture, dit-elle d'une voix monocorde.

Thorne leva les yeux. Il y avait dans son regard cette lueur pathétique de l'homme qui cherche une issue morale dans une pièce sans portes.

— Julian, si je signe cette fusion... c'est une exécution. Dix mille employés sur le carreau. Des familles. Des gens qui ont cru en nous. C'est... c'est un acte de piraterie.

Vane laissa échapper un rire court, sans joie. Un son métallique.

— L'éthique est un luxe de rentier, Elias. Vous n'êtes plus un rentier. Vous êtes un homme à terre avec une botte sur la gorge.

Il fit un pas de plus, envahissant l'espace vital de Thorne. L'odeur du parfum de Vane

— un mélange de fer et de vétiver — remplit les poumons du vieux lion.

— Ne vous trompez pas de rôle, reprit Vane, sa voix tombant d'une octave. Je ne suis pas votre sauveur. Je suis votre sortie de secours. Le sauveur vous demande de vous repentir. La sortie de secours vous demande simplement de courir avant que l'immeuble n'explose. Signez, et vous gardez votre domaine dans les Hamptons. Signez, et votre fille continue de recevoir ses soins en Suisse sans que personne ne demande d'où vient l'argent.

Le mot "fille" frappa Thorne comme une balle de gros calibre. Son visage se décomposa. Le détournement de fonds. La faille que Vane avait exploitée avec la précision d'un diamantaire.

— Vous êtes un monstre, Julian.

— Non. Je suis le marché. Le marché n'a pas de morale, il n'a que des résultats. Le profit est le seul langage que l'univers comprenne. Le reste, c'est de la littérature pour les perdants.

Vane fit apparaître le contrat dématérialisé d'un geste de balayage. Le document flottait devant Thorne, une page blanche avec une ligne pointillée qui scintillait comme une mèche allumée.

— Sarah ? demanda Vane sans quitter Thorne des yeux.

— Quinze secondes, répondit-elle. Le Nasdaq s'échauffe. Le sang arrive au niveau des chevilles.

Thorne regarda autour de lui. Ses administrateurs, des hommes et des femmes en costume gris, évitaient son regard. Ils étaient déjà morts. Ils attendaient juste que Julian Vane leur donne la permission d'exister à nouveau, même en tant qu'esclaves.

— Si je ne signe pas ? demanda Thorne, un dernier sursaut d'honneur dans la voix.

Vane sourit. Un sourire qui ne montrait pas de dents, mais une absence totale d'empathie.

— Si vous ne signez pas, à 09h01, le FBI frappe à cette porte. À 09h05, les médias diffusent les preuves de vos malversations. À 09h10, votre fille est expulsée de sa clinique. Et à 09h15, vous vous demanderez si le verre de cette baie vitrée est assez solide pour retenir un homme qui n'a plus rien.

Vane se pencha, ses lèvres presque contre l'oreille de Thorne.

— Le choix est une illusion, Elias. Il n'y a que l'obéissance ou la ruine.

— Dix secondes, annonça Sarah.

Le rythme cardiaque de Thorne devait saturer ses capteurs. Julian pouvait voir la veine jugulaire du vieil homme battre comme un animal pris au piège. C'était le moment qu'il préférait. L'instant où la volonté humaine se brise sous le poids de la réalité mathématique. L'alchimie pure : transformer la peur en signature.

— Cinq.

Thorne saisit le stylet numérique. Ses doigts tremblaient tellement qu'il dut le tenir à deux mains.

— Quatre.

Il posa la pointe sur la tablette de verre.

— Trois.

— Faites-le, murmura Vane. Libérez-vous.

— Deux.

Le stylet glissa. Une signature nerveuse, une rature de honte. Le contrat passa au vert.

— Un.

— Transaction validée, annonça Sarah. Fusion confirmée. Sovereign CyberSystems appartient à Vane Global Holdings.

Au même instant, sur les écrans géants tapissant le mur du fond, le Nasdaq s'ouvrit. Un mur de rouge. Des milliards de dollars s'évaporaient en temps réel. Le monde entier hurlait, mais dans la War Room, le silence était revenu, plus lourd encore.

Julian Vane se redressa. Il ajusta les revers de sa veste. Le prédateur avait mangé.

— Merci pour votre coopération, Messieurs, Dames, dit-il avec une politesse glaciale. Sarah, videz les bureaux. Je veux que tout le Board soit hors du bâtiment dans quinze minutes. Pas de cartons, pas d'effets personnels. Ce qu'ils possèdent nous appartient désormais.

Il se tourna vers Thorne, qui était resté prostré, fixant le vide.

— Ne faites pas cette tête, Elias. Vous venez de sauver votre peau. C'est tout ce qui compte à la fin, non ?

Thorne ne répondit pas. Il était déjà un fantôme.

Vane fit signe à Sarah et sortit de la salle. Le marbre du couloir résonnait sous ses pas de conquérant. Il se sentait invincible. Il venait de braquer une banque sans sortir une arme, de réécrire le destin de milliers de personnes en une minute.

Une fois loin des oreilles indiscrètes, près des ascenseurs privés, Sarah l'arrêta d'une main sur le bras.

— Julian. On a un problème.

Il fronça les sourcils, agacé par cette intrusion dans son triomphe.

— Le deal est scellé, Sarah. Le contrat est dans la blockchain. C'est fini.

— Non, ce n'est pas fini, dit-elle en baissant la voix. Regarde tes notifications privées.

Vane activa l'affichage de ses lunettes. Un message crypté clignotait en rouge. Une signature numérique qu'il ne reconnut pas immédiatement, mais dont la structure lui fit l'effet d'une décharge électrique.

« Merci pour la consolidation, Julian. C'est beaucoup plus facile de tout voler quand c'est dans un seul panier. »

En dessous, un compte à rebours. Soixante secondes.

— C'est quoi ça ? grogna Vane.

— Quelqu'un a utilisé notre propre algorithme Black Swan pour hacker le transfert au moment précis de la signature de Thorne, expliqua Sarah, ses yeux scannant nerveusement les lignes de code. Les fonds de la fusion ne sont pas sur ton compte

séquestre. Ils sont en train d'être routés vers un serveur fantôme aux îles Caïmans.

Le visage de Vane passa du triomphe à une lividité spectrale.

— Arrête le transfert ! hurla-t-il, perdant pour la première fois son calme olympien.

— Je ne peux pas. Le code a été modifié de l'intérieur. C'est une signature miroir, Julian. La tienne, mais... différente.

Julian Vane, l'architecte de l'ombre, le prédateur qui ne clignait jamais des yeux, sentit soudain le sol se dérober sous ses chaussures sur-mesure. Le chasseur venait d'apercevoir le reflet du canon dans la lunette.

— Qui ? parvint-il à articuler.

Sarah le regarda, et pour la première fois, il vit quelque chose dans ses yeux qu'il n'avait jamais remarqué : de la pitié. Ou peut-être était-ce de la satisfaction.

— Tu as dit que la chance n'existait pas, Julian. Qu'il n'y avait que l'architecture.

Elle pointa le compte à rebours sur l'écran.

— Quelqu'un a construit une meilleure cathédrale que la tienne. Et tu es à l'intérieur au moment où les piliers cèdent.

À 09h02, Julian Vane n'était plus le maître du monde. Il était l'homme le plus recherché de la planète, et ses poches étaient vides.

Le prédateur venait de comprendre une leçon qu'il avait lui-même enseignée : dans le monde de la finance, soixante secondes suffisent pour posséder une âme.

Mais il ne faut qu'une milliseconde pour la perdre.

Chapitre 3

Black Swan : L'Algorithme Dieu

08h52.

Le silence dans la War Room de la tour Sovereign n'est pas une absence de bruit. C'est une pression. Celle qui précède l'implosion d'un sous-marin à dix mille mètres de fond. Dans cette cage de verre et d'acier perchée au 82ème étage, l'air a le goût de l'ozone et de l'espresso froid.

Julian Vane ne bouge pas. Il est une statue de marbre habillée par Savile Row. Ses yeux, d'un bleu si pâle qu'ils semblent délavés par la lumière des écrans, sont fixés sur l'immense mur vidéo qui domine la salle. Pour le reste du monde, le Nasdaq ouvrira dans huit minutes. Pour Vane, le massacre a déjà commencé dans les limbes de la fibre optique.

— Sarah. Libère-le.

La voix de Vane est un scalpel. Précise. Sans résonance.

Sarah Kontz ne répond pas. Ses doigts, longs et nerveux, courent sur le clavier en carbone d'une console encastrée dans la table en verre noir. Ses lunettes connectées projettent un reflet émeraude sur ses pommettes saillantes. Elle ne regarde pas la pièce. Elle regarde les flux de données que le commun des mortels ne verra jamais : les *dark pools*, ces marchés privés où les prédateurs s'échangent des cadavres avant que l'odeur ne parvienne au public.

— Black Swan est en ligne, murmure-t-elle. Initialisation de la phase de contagion.

Sur le mur d'écrans, une impulsion rouge, presque imperceptible, traverse la carte des places boursières mondiales. Tokyo s'éteint. Londres frémit. Francfort vient de perdre trois cents points en quatre secondes.

— Regarde bien, Elias, dit Vane sans se retourner. C'est le son de ton empire qui s'évapore.

Elias Thorne, assis à l'autre bout de la table, ressemble à un condamné qui attend le couperet. Ses mains, autrefois capables de bâtir des géants de la tech d'un seul geste, tremblent imperceptiblement. Il fixe le stylo Montblanc posé devant lui comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux.

— Qu'est-ce que tu as fait, Julian ? demande Thorne. Sa voix est un râle de papier de verre.

Vane se tourne enfin. Un sourire sans chaleur étire ses lèvres.

— J'ai créé un Dieu, Elias. Un algorithme qui ne connaît ni la peur, ni l'éthique, ni le sommeil. Black Swan n'analyse pas le marché. Il le dévore. Il crée des anomalies de prix à la nanoseconde, force les ordres d'achat à s'annuler, et aspire la liquidité comme un trou noir. Dans sept minutes, l'ouverture de New York sera un suicide collectif.

— Tu vas détruire l'économie mondiale pour une fusion ?

— L'économie mondiale est une fiction pour rassurer les classes moyennes, Elias. La seule réalité, c'est la propriété. Soit tu possèdes l'actif, soit tu es l'actif.

Vane s'approche de la baie vitrée. En bas, Manhattan s'éveille, ignorante du tsunami numérique qui s'apprête à déferler sur ses gratte-ciels.

— Sarah, donne-nous la météo de Thorne Security.

Sarah ajuste ses lunettes. Son visage est une page blanche.

— Les algorithmes de vente à découvert ont repéré la faille, Julian. Le titre Thorne subit une attaque massive sur les marchés dérivés de Singapour. On est à -14 % en pré-ouverture. Les serveurs de trading haute fréquence de Goldman et Morgan commencent à se déconnecter par sécurité. Ils sentent le prédateur dans l'eau.

— Tu entends ça, Elias ? Le silence des institutions. Elles s'enfuient. Elles te laissent seul avec moi.

Vane revient vers la table. Il s'appuie sur ses mains, surplombant Thorne. L'odeur de son parfum — un mélange de bois brûlé et d'acier froid — envahit l'espace vital du vieil homme.

— Dans soixante secondes, je lance la phase deux de Black Swan. Le virus va injecter des ordres fantômes dans ton propre système de cybersécurité. Ta boîte, celle que tu as mis trente ans à construire, va s'autodévorer. Tes clients vont voir leurs données cryptées disparaître. À 09h00, Thorne Security ne vaudra pas le prix du café que tu es en train de laisser refroidir.

Thorne lève les yeux. Il y a encore une étincelle de résistance, un vestige de l'homme qui a dominé la Silicon Valley dans les années 90.

— Le Board ne signera jamais. Ils préféreront la faillite à ta dictature.

Vane laisse échapper un rire court, sec, qui sonne comme un coup de feu dans la pièce.

— Le Board ? Tu parles des sept vieillards terrifiés qui attendent dans la salle adjacente ? Sarah, montre à Elias ce que le Board est en train de faire.

Sarah tape une commande. Un écran secondaire s'allume. On y voit la salle de réunion voisine en noir et blanc. Les membres du conseil d'administration sont prostrés, les yeux rivés sur leurs tablettes professionnelles. Certains sont au téléphone, la mine décomposée.

— Ils voient leurs portefeuilles personnels fondre comme de la neige en enfer, explique Vane. Je leur ai envoyé un aperçu de ce qui arrive à leurs comptes offshore s'ils ne votent pas la fusion. Black Swan n'est pas qu'un virus financier, Elias. C'est un détective privé avec une puissance de calcul infinie. Il a trouvé les détournements de fonds de Miller. Il a trouvé les comptes cachés de Peterson aux îles Caïmans. Et il a trouvé tes virements pour le traitement clinique de ta fille en Suisse.

Le visage de Thorne devient d'une lividité spectrale. La mention de sa fille est le coup de grâce. La sueur perle désormais sur son front, traçant des sillons grisâtres dans son maquillage d'homme d'affaires.

— C'est illégal, Julian. Tu finiras en prison pour ça.

— La prison est pour ceux qui perdent, Elias. Les gagnants écrivent les lois. Et ce matin, j'écris l'histoire.

Vane jette un coup d'œil à sa montre. Une Patek Philippe au cadran noir profond.

— 08h56. Black Swan vient de franchir le pare-feu de la Banque Centrale Européenne. Les indices de Francfort et Paris sont en chute libre. Le "Flash Crash" de 2010 va ressembler à une fête d'anniversaire comparé à ce qui arrive.

Sur le mur vidéo, les graphiques ne sont plus des lignes. Ce sont des cascades rouges,

verticales, violentes. Le bruit du processeur central de la War Room monte en puissance, un sifflement aigu qui s'insinue dans les tympans.

— Sarah, statut de l'absorption ?

— On est prêts, Julian. Le contrat de fusion est injecté dans le protocole blockchain. Il n'attend plus que la clé privée d'Elias. Si la signature n'est pas enregistrée avant 08h59 et 30 secondes, Black Swan passe en mode "Scorched Earth". Destruction totale des serveurs de Thorne Security et liquidation automatique de tous les actifs de ses administrateurs.

Vane fait glisser le stylo Montblanc de quelques centimètres vers Thorne. Le mouvement est lent, presque sensuel.

— Signe, Elias. Signe et je retire les chiens. Ta fille aura son traitement. Tu garderas ton penthouse, ton nom sur la façade, et tu pourras prendre ta retraite avec l'illusion de l'honneur. Tu seras le "Président Honoraire". Un titre vide pour un homme qui a sauvé son entreprise du "chaos du marché". C'est le storytelling parfait.

— Et si je refuse ?

Vane se redresse. Ses yeux ne cillent toujours pas. C'est la fixité du requin avant la morsure.

— Si tu refuses, à 09h01, tu seras un paria. Un criminel recherché pour fraude massive et faillite frauduleuse. Ta fille sera expulsée de sa clinique. Et je rachèterai tes décombres pour un dollar symbolique à la barre du tribunal de commerce.

La tension dans la pièce est devenue physique. On pourrait la découper avec une lame. Sarah Kontz, immobile comme un automate, compte les secondes.

— 08h57, annonce-t-elle. Le volume de transactions sur les options Thorne explose. Le marché sent le sang.

— C'est l'odeur de la fin du monde, Elias, murmure Vane, son visage à quelques centimètres de celui de Thorne. Ou l'odeur de ton nouveau départ. Soixante secondes pour décider si tu es un martyr ou un survivant.

Thorne regarde le stylo. Puis il regarde la cascade rouge sur les écrans. Le monde s'effondre en direct, orchestré par l'homme en face de lui. Il n'y a pas de justice ici. Il n'y a que de l'architecture. Une architecture de peur et de code binaire.

— Julian... commence Thorne d'une voix brisée.

— Ne parle pas, Elias. Agis. Le temps est la seule monnaie que tu ne peux pas dévaluer. Et tu es ruiné.

Vane recule d'un pas, laissant Thorne seul face à son destin. Il croise les bras, observant sa proie avec une curiosité presque scientifique. Il sait déjà ce qui va se passer. Il l'a calculé. Il a simulé cette scène dix mille fois dans son esprit avant de poser un pied dans cette tour ce matin.

Sur l'écran principal, le compteur de Black Swan s'affiche en grand, remplaçant les graphiques boursiers.

00:59.

00:58.

Les chiffres défilent, implacables. Chaque seconde est un million de dollars qui s'évapore. Chaque battement de cœur de Thorne est une trahison de ses principes.

— Les serveurs de New York sont à 98 % de charge, dit Sarah, sa voix montant d'une octave. La contagion atteint le secteur bancaire. Si on ne stoppe pas l'algorithme maintenant, le krach sera irréversible. Julian...

Vane lève une main pour lui intimer le silence. Il ne quitte pas Thorne des yeux.

— Signe, Elias. Vends-moi ton âme. C'est la seule chose qui a encore de la valeur dans cette pièce.

Thorne saisit le stylo. Ses doigts sont blancs. Il regarde la ligne pointillée au bas du document numérique qui luit sur la table de verre.

****00:45.****

Le silence revient, plus lourd que jamais. Dehors, un premier klaxon retentit dans la rue, 82 étages plus bas. Le monde ignore encore qu'il est sur le point de changer de propriétaire.

****00:30.****

Elias Thorne ferme les yeux une seconde. Puis, d'un geste saccadé, il appose sa signature électronique.

Un bip sonore résonne dans la War Room.

— Signature validée, annonce Sarah. Transfert des droits de propriété en cours. Désactivation de Black Swan... maintenant.

Le rouge sur les écrans s'arrête instantanément. Les graphiques se figent, comme si le temps lui-même venait de s'arrêter. Puis, lentement, le vert reprend le dessus. Les algorithmes de rachat de Vane entrent en action, stabilisant le marché juste avant

l'ouverture officielle. Le massacre est évité. Le braquage est terminé.

Vane récupère le stylo. Il le range soigneusement dans sa poche intérieure.

— Merci, Elias. Tu as fait le bon choix. Celui de la survie.

Thorne reste immobile, le regard vide. Il vient de sauver son entreprise, mais il n'y a aucun triomphe sur son visage. Il ressemble à un homme qui vient de réaliser qu'il est déjà mort, mais que son corps continue de respirer par habitude.

— Sortez-le d'ici, ordonne Vane à l'adresse de deux gardes qui apparaissent comme par magie à l'entrée. Donnez-lui un verre d'eau. Et assurez-vous qu'il ne parle à personne avant la conférence de presse de 09h15.

Alors que Thorne est escorté vers la sortie, un vieillard brisé traînant les pieds sur la moquette épaisse, Vane se tourne vers Sarah.

— Beau travail. Prépare le communiqué. "Fusion historique pour stabiliser le secteur de la cybersécurité face à la volatilité sans précédent des marchés mondiaux".

Sarah retire ses lunettes. Ses yeux sont injectés de sang. Elle regarde son patron avec une expression indéchiffrable.

— On a frôlé l'effondrement total, Julian. Si Thorne avait attendu dix secondes de plus...

— Mais il n'a pas attendu, Sarah. C'est ça, la différence entre lui et moi. Il croit encore que le risque est une probabilité.

Vane se rapproche d'elle, son regard bleu plongeant dans le sien.

— Moi, je sais que le risque est une décision.

Il se détourne et regarde la ville. 09h00. La cloche de la Bourse de New York résonne, portée par les haut-parleurs de la War Room. Le marché ouvre. La vie reprend. Julian Vane est plus riche de quatre milliards de dollars.

Il n'a pas versé une goutte de sang. Il n'a utilisé que du code et de la peur.

C'est l'art de la guerre moderne. Et il vient de gagner la première bataille.

— Sarah ?

— Oui, Julian ?

— Prépare la phase suivante. Le monde est encore trop stable à mon goût.

Il sourit. Pour la première fois du chapitre, le sourire atteint ses yeux. C'est la vision la plus terrifiante que Sarah Kontz ait jamais vue. Elle remet ses lunettes, cache son regard, et se remet au travail.

La machine ne s'arrête jamais. Elle change juste de proie.

Chapitre 4

Le Dossier Médical

08h59.

Le silence dans la War Room n'est pas une absence de bruit. C'est une pression acoustique. C'est le bourdonnement sourd des serveurs sous le plancher technique qui digèrent des téraoctets de peur. À l'extérieur, Manhattan ressemble à un circuit imprimé dont les processeurs seraient sur le point de griller.

Elias Thorne est une ruine. Un monument de l'ancien monde qui s'effondre en direct sous les néons bleutés. Ses mains, posées sur la table en verre trempé, tremblent imperceptiblement. Un tremblement à deux hertz. Le rythme de l'agonie.

Julian Vane ne bouge pas. Il ne cligne pas des yeux. Pour lui, Thorne n'est plus un homme, c'est une ligne de code corrompue qu'il s'apprête à supprimer.

— Quarante-cinq secondes, Elias, lance Vane. Sa voix est un scalpel. Froide. Précise. Sans anesthésie.

— Vous ne pouvez pas faire ça, Julian. La fusion... ce n'est pas une alliance. C'est une mise à mort. Dix mille familles, Julian. Dix mille.

Julian esquisse un sourire qui ne dépasse pas la commissure de ses lèvres.

— Le capitalisme n'a pas d'entrailles, Elias. Il n'a que des bilans. Et le tien est une fosse commune.

Sarah Kontz, debout près de la baie vitrée, ajuste ses lunettes connectées. Un flux de

data défile sur ses rétines : les courbes du Nasdaq plongent déjà en pré-ouverture. Elle est le chronomètre. Elle est la faucheuse en tailleur ajusté.

— Julian, le Black Swan vient de franchir le premier pare-feu de la SEC, murmure-t-elle sans se retourner. On est à trente secondes du point de non-retour.

Thorne relève la tête. Ses yeux sont injectés de sang.

— Je ne signerai pas. Je préfère couler avec le navire que de vous donner les clés de mon coffre-fort. J'ai encore une dignité.

Vane se penche en avant. Le mouvement est lent, prédateur.

— La dignité, c'est pour les gens qui ont le luxe de pouvoir payer leurs factures, Elias. Toi, tu as une dette que même ton âme ne peut plus couvrir.

Vane sort une tablette de la poche intérieure de sa veste. Il la pose sur le verre. Elle glisse, fluide, comme un palet de hockey sur une patinoire, pour s'immobiliser exactement devant les mains moites de Thorne.

— Regarde, Elias. C'est ton chef-d'œuvre.

Thorne baisse les yeux. L'écran s'allume.

Ce n'est pas un graphique boursier. Ce n'est pas un rapport d'audit. C'est une photographie haute définition d'une chambre d'hôpital stérile à Zurich. Au centre, une jeune fille de quatorze ans, branchée à une forêt de tubes, son visage pâle presque transparent sous la lumière crue.

Thorne a un hoquet. Un bruit de gorge, comme s'il venait d'avaler du verre pilé.

— Comment... comment avez-vous eu ça ?

Vane ignore la question. Il fait glisser son doigt sur l'écran. Le dossier médical de

Clara Thorne apparaît. Page 12 : *Greffe cardiaque. Procédure expérimentale. Coût : 4,2 millions de dollars. Statut : Payé.*

— Un cœur neuf, Elias. C'est beau, la science. C'est encore plus beau quand c'est financé par le fonds de pension des employés de Sovereign.

Le silence qui suit est plus lourd que le plomb. Sarah Kontz se fige. Elle n'était pas au courant de cette pièce du puzzle. Elle regarde Vane. Ce n'est plus une négociation, c'est une exécution sommaire.

— Tu as détourné les fonds le 14 mars, continue Vane d'une voix monocorde, presque douce. Un virement fractionné via trois banques offshore aux Caïmans. Tu pensais que le virus que j'ai injecté effacerait les traces ? Tu pensais que le chaos serait ton allié ?

Thorne ne répond pas. Ses larmes tombent sur l'écran de la tablette, floutant le visage de sa fille.

— Le prix d'un cœur neuf est élevé, Elias. Le prix de ta liberté l'est encore plus. Si tu ne signes pas cette fusion dans les vingt secondes, ce dossier n'ira pas à la SEC. Il ira à la presse. Et à la justice fédérale. Ta fille aura son cœur, mais elle verra son père mourir en prison, déshonoré, pendant que les familles des employés que tu as volés viendront cracher sur ta tombe.

Vane tend un stylo Montblanc. Un corps en résine noire, une plume en or. Une arme chargée.

— Signe. Et le dossier disparaît. Le virus sera attribué à une attaque étatique étrangère. Tu prends ta retraite, tu sauves ta fille, et tu me laisses nettoyer ton mess.

— Vous êtes le diable, murmure Thorne, la voix brisée.

— Non, Elias. Le diable essaie de te convaincre. Moi, je te donne juste le choix entre deux types d'enfer. L'un est confortable, l'autre est définitif.

08h59 et 45 secondes.

Sarah Kontz sent son cœur cogner contre ses côtes. Ses lunettes lui indiquent une accélération du rythme cardiaque de Thorne. 140 battements par minute. Il est en train de craquer. Elle voit la main de Thorne s'approcher du stylo.

C'est le moment où la morale quitte la pièce. Le moment où la survie écrase l'éthique.

Thorne saisit le stylo. Ses doigts tremblent tellement qu'il doit utiliser sa main gauche pour stabiliser la droite. Il signe au bas de l'écran tactile. Une signature hachée, méconnaissable. L'acte de décès de sa carrière. Le contrat de vente de sa conscience.

Vane récupère la tablette d'un geste sec.

— Sarah. Confirme la transaction. Déclenche le protocole de stabilisation.

Sarah tape frénétiquement sur son clavier virtuel.

— Signature authentifiée. Transfert des actifs sécurisé. Le "Black Swan" est neutralisé. Marché dans 5... 4... 3... 2... 1...

DING.

La cloche de la Bourse résonne dans les haut-parleurs de la War Room. Un son clair, triomphant, presque obscène.

Thorne reste immobile, la tête basse, les bras ballants. Il ressemble à un condamné à mort dont on vient de repousser l'exécution, mais qui a déjà senti la corde autour de

son cou.

— C'est fini, Elias, dit Vane en se levant. Tu peux disposer. Mon chauffeur t'attend en bas. Il t'emmènera à l'aéroport. Zurich est magnifique à cette période de l'année.

Thorne se lève péniblement. Il ne regarde ni Vane, ni Sarah. Il marche vers la porte comme un automate. Le bruit de ses pas sur la moquette épaisse est le seul son dans la pièce.

Lorsqu'il sort, Sarah retire ses lunettes connectées. Elle a la nausée. Elle regarde Julian Vane qui, déjà, fixe les écrans géants où les graphiques repassent au vert.

— On a frôlé l'effondrement total, Julian. Si Thorne avait attendu dix secondes de plus...

Vane se tourne vers elle. Son regard bleu est d'une sérénité terrifiante.

— Mais il n'a pas attendu, Sarah. C'est ça, la différence entre lui et moi. Il croit encore que le risque est une probabilité.

Il s'approche d'elle. Elle sent l'odeur de son parfum coûteux, une note de cuir et de métal froid.

— Moi, je sais que le risque est une décision.

Il se détourne et regarde la ville. Manhattan s'éveille, ignorante du fait qu'elle vient d'être rachetée pour le prix d'un cœur d'enfant et d'une signature volée.

— Sarah ?

— Oui, Julian ?

— Prépare la phase suivante. Le monde est encore trop stable à mon goût.

Il sourit. Pour la première fois, le sourire atteint ses yeux. C'est la vision la plus terrifiante que Sarah Kontz ait jamais vue. Elle remet ses lunettes, cache son regard derrière le flux de données, et se remet au travail.

Dans ce monde, il n'y a pas de victimes. Il n'y a que des cibles et des prédateurs. Et Julian Vane vient de prouver qu'il était au sommet de la chaîne alimentaire.

****VENDRE SON ÂME N'EST PAS UN MYTHE. C'EST UNE STRATÉGIE DE SORTIE.****

Chapitre 5

La Trente-Deuxième Seconde

08:59:28.

Le silence dans la War Room n'est pas une absence de bruit. C'est une compression atmosphérique. À 82 étages au-dessus du bitume de Wall Street, l'air a le goût de l'ozone et du café froid. Les serveurs, dissimulés derrière des cloisons en verre fumé, ronronnent comme des fauves en cage.

Julian Vane est debout, les mains croisées dans le bas du dos, face à la forêt de verre de Manhattan. Sa silhouette se découpe contre l'aube blafarde, une ombre tranchante, un bug dans la matrice urbaine. Derrière lui, Elias Thorne ressemble à un condamné à mort qui cherche l'issue de secours du regard. Ses doigts tapotent nerveusement le cuir de son fauteuil Herman Miller. *Tac. Tac. Tac.* Le rythme cardiaque de la panique.

— Trente-deux secondes, Sarah, lâche Vane sans se retourner.

Sa voix est un scalpel. Pas d'émotion. Juste de la précision.

Sarah Kontz ne répond pas immédiatement. Ses pupilles se dilatent derrière ses verres connectés. Pour le monde extérieur, elle est une assistante de haut vol. Pour le système, elle est l'interface. Un flux de données vertigineux défile sur ses rétines : des ordres de vente massifs, des boucles de rétroaction, le chaos pur distillé en algorithmes.

— Julian...

Le ton de Sarah a changé. C'est une micro-inflexion. Une fissure dans le blindage.

— Parle, ordonne Vane.

— Le Nasdaq. Il décroche. Maintenant.

Vane pivote sur ses talons. Le mouvement est fluide, reptilien. Sur le mur d'écrans géants qui tapisse le fond de la pièce, la courbe du secteur Tech ne descend pas. Elle tombe en chute libre. Un saut dans le vide sans parachute.

— C'est trop tôt, murmure Vane. Le Black Swan ne devait pas s'auto-exécuter avant l'ouverture officielle.

— Quelqu'un a balancé un "fat finger" sur les marchés asiatiques, ou alors ton code a muté, réplique Sarah, les doigts volant sur son clavier holographique. La contagion est immédiate. Tokyo a fermé en urgence. Londres saigne. On perd la main sur le timing.

Julian Vane s'approche de la table de conférence. Il ignore Sarah. Son regard se plante dans celui d'Elias Thorne. Thorne, le titan déchu. L'homme qui possède encore — pour quelques secondes — les clés de l'infrastructure de cybersécurité Sovereign.

— Vous entendez ça, Elias ? C'est le bruit de votre empire qui se transforme en poussière numérique.

Thorne lève des yeux injectés de sang. Une goutte de sueur perle à sa tempe, glisse lentement le long de sa mâchoire grise, et finit sa course sur le col blanc immaculé de sa chemise.

— Vous êtes un monstre, Vane. Vous provoquez la fin du monde pour racheter mes

brevets à la casse ?

Vane sourit. Ce n'est pas un sourire humain. C'est l'expression d'un prédateur qui apprécie la texture de sa proie.

— Ne soyez pas mélodramatique. Le monde ne finit pas, il change de propriétaire. Regardez cette goutte de sueur, Elias. Elle vient de tomber sur votre dossier. Chaque seconde où vous hésitez, chaque goutte qui perle, vous coûte un million de dollars en capitalisation boursière. À ce rythme, dans dix secondes, vous ne posséderez plus qu'une dette que même vos petits-enfants ne pourront pas rembourser.

Vane fait glisser un stylo Montblanc en platine sur la table en verre. Le bruit du métal sur le support est celui d'une arme que l'on arme.

— Signez. Maintenant.

— Si je signe... Sovereign devient une coquille vide. Vous allez licencier dix mille personnes avant midi, bafouille Thorne.

— Dix mille statistiques, rectifie Vane. Dix mille variables inutiles dans une équation qui a besoin de pureté. Vous voulez sauver des emplois ? Soyez sérieux. Vous voulez sauver votre peau. Vous voulez que je garde le silence sur les comptes off-shore aux Caïmans que vous avez utilisés pour la clinique de votre fille.

Le visage de Thorne se décompose. La honte est une émotion lourde. Elle paralyse. Vane le sait. Il s'appuie sur la table, envahissant l'espace vital du vieil homme. L'odeur de cuir et de métal froid de Vane agit comme un gaz asphyxiant.

— Julian, on a un problème sérieux, intervient Sarah. Le virus ne sature pas seulement les serveurs de la concurrence. Il remonte vers nous. Le firewall de la War Room est attaqué.

Vane ne bouge pas d'un millimètre. Son regard est toujours verrouillé sur Thorne.

— Bloque-le, Sarah.

— Je ne peux pas ! C'est comme essayer d'arrêter un tsunami avec une petite cuillère. Quelqu'un d'autre est dans la boucle. Quelqu'un qui connaît la signature du Black Swan.

Pour la première fois, Julian Vane sent une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale. Ce n'est pas de la peur. C'est de l'excitation. Le jeu vient de monter de niveau.

— Elias, dit Vane d'une voix soudainement basse, presque intime. Le stylo. C'est votre dernière bouée. Dans vingt secondes, je retire l'offre. Je vous laisse avec le FBI, la banqueroute et votre conscience de père indigne. Signez, et je fais de vous un consultant fantôme. Riche. Libre. Invisible.

Thorne regarde le stylo. Il regarde l'écran où les milliards s'évaporent en temps réel. Le rouge inonde la pièce. Les alarmes muettes clignotent sur les murs. C'est une cathédrale en train de brûler.

— Je... je ne peux pas, murmure Thorne.

— Vous ne pouvez pas vous permettre de ne pas le faire, crache Vane.

Sarah se lève brusquement. Ses lunettes grésillent. Un arc électrique bleu traverse l'un des moniteurs.

— Julian, le système sature ! Si Thorne ne signe pas dans les cinq prochaines secondes, le protocole de destruction des données s'active. On perd tout. Pas

seulement Sovereign, mais tout ton portefeuille. On fait quoi ?

Vane ne répond pas. Il fixe la main tremblante de Thorne qui s'approche lentement du stylo. Le temps se dilate. Chaque battement de cœur est une éternité.

Trente-deuxième seconde.

La seconde où tout bascule. La seconde où le bluff rencontre la réalité.

— Signe, Elias. Vend ton âme. C'est le seul truc qui a encore de la valeur ici.

Thorne saisit le stylo. Le poids du platine semble peser une tonne. Il regarde Vane une dernière fois. Il cherche un reste d'humanité. Il ne trouve qu'un miroir bleu, froid et sans fond.

— Que Dieu me pardonne, souffle Thorne.

Il pose la pointe sur le papier.

À cet instant précis, les lumières de la War Room vacillent. Un gémissement électronique déchire l'air. Sur l'écran central, le graphique du Nasdaq s'arrête net. Figé.

Sarah retire ses lunettes, le visage blême.

— Ce n'est pas le krach, Julian.

Vane fronce les sourcils.

— Explique.

— Quelqu'un vient de suspendre les cotations mondiales. Un "Kill Switch" que nous n'avons pas activé.

Vane se redresse, le corps tendu comme un ressort. Il regarde la signature incomplète de Thorne sur le contrat. Un gribouillis d'encre noire. Une promesse inachevée.

— Qui a le pouvoir de couper le Nasdaq en dehors de la SEC ? demande Vane.

Sarah regarde son interface, les mains tremblantes.

— Personne. Sauf si... Julian, regarde ton téléphone.

Vane sort son appareil crypté. Un seul message s'affiche sur l'écran OLED, en lettres rouges sang :

****"MERCİ POUR L'ACCÈS, JULIAN. LA PHASE 2 COMMENCE SANS TOI."****

Le silence revient dans la pièce. Mais ce n'est plus le silence de la puissance. C'est le silence du vide.

Elias Thorne lâche le stylo. Il regarde ses mains, puis Vane. Un rire nerveux, presque hystérique, s'échappe de sa gorge nouée.

— On dirait que votre diable a trouvé un maître, Vane.

Julian Vane ne l'écoute plus. Il fixe le message. Il reconnaît la syntaxe du code. Il reconnaît la signature. Sarah détourne le regard, ses yeux fuyant vers les issues de secours.

La trente-deuxième seconde vient de s'écouler. Et pour la première fois de sa vie, Julian Vane n'est plus le prédateur.

Il est la cible.

****DANS CE BUSINESS, LE PLUS DANGEREUX N'EST PAS CELUI QUI TIENT
LE STYLO. C'EST CELUI QUI A CONSTRUIT L'ENCRE.****

Chapitre 6

Le Signal de Sarah

Le vide a une odeur. C'est celle de l'ozone, du cuir hors de prix et de la sueur froide qui perle sur la tempe d'un homme qui vient de perdre son empire en une fraction de seconde.

82ème étage. La tour Sovereign n'est plus un gratte-ciel. C'est un cercueil de verre et d'acier suspendu au-dessus d'une New York pétrifiée. Sur les moniteurs muraux, le vert chirurgical des indices boursiers a laissé place à un noir absolu. Le Nasdaq ne chute pas. Il n'existe plus.

Julian Vane reste immobile, le regard soudé à son téléphone crypté. « PHASE 2 COMMENCE SANS TOI. » Quatre mots. Une exécution sommaire.

— Sarah.

La voix de Vane est un scalpel. Froide. Précise. Elle ne trahit aucune émotion, mais dans son cou, une veine bat au rythme d'un métronome détraqué.

— Dis-moi que c'est une erreur système. Dis-moi que ton interface déconne.

Sarah Kontz ne répond pas tout de suite. Ses doigts survolent les branches de ses lunettes connectées. À l'intérieur des verres, un déluge de métadonnées défile à une vitesse que seul un œil entraîné peut décoder. Des lignes de code rouges, des alertes de protocole, et ce signal. Ce battement de cœur numérique qui vient de l'extérieur.

— Ce n'est pas une erreur, Julian. C'est une intrusion de niveau 5. Le virus « Black

Swan » n'est plus sous ton contrôle. Il a muté, ou... il a été détourné à la source.

Elle sent le poids du regard de Vane. Elle sait qu'il cherche une faille, un mensonge, une hésitation. Mais Sarah est une professionnelle du masque. Sous ses paupières, l'interface affiche un message discret, invisible pour les autres : *« AGENT 742 – ÉTAT DE LA CONNEXION : ÉTABLI. ATTENTE ORDRE DE NEUTRALISATION. »*

Le gendarme financier. La SEC. Ils sont là, tapis dans les câbles de fibre optique, attendant qu'elle appuie sur la détente.

LE PROBLÈME : L'ARCHITECTE EST DEVENU LE BRIQUE

Vane se tourne vers Elias Thorne. Le vieux lion est affalé dans son fauteuil en cuir, le stylo Montblanc gisant à ses pieds comme une arme inutile. Thorne rit. Un rire de damné, un râle qui remonte des profondeurs d'une carrière bâtie sur le sang et le mensonge.

— Tu croyais être le plus malin, Vane, hoquette Thorne. Tu croyais que tu pouvais jouer avec l'apocalypse et garder les clés de l'abri. Mais le diable n'aime pas les intermédiaires.

Vane s'approche de la baie vitrée. Dehors, Manhattan semble irréelle. Le silence de la War Room est si dense qu'on pourrait le découper au couteau.

— Sarah, analyse la syntaxe du message. Qui a pu coder ça ?

Sarah fait défiler les logs. Elle sait exactement qui a codé ça. C'est elle. Ou plutôt, c'est le protocole de secours qu'elle a injecté dans le système de Vane il y a trois mois, sous couvert d'une mise à jour de sécurité. Elle a ouvert la porte dérobée. Elle a laissé entrer les loups.

— C'est du polymorphe, Julian. Ça ressemble à ta signature, mais avec une structure de type "Hydre". Pour chaque serveur que tu coupes, deux autres prennent le relais pour amplifier le krach. Si on ne reprend pas la main dans les soixante prochaines secondes, le système bancaire mondial ne sera plus qu'un tas de cendres numériques.

Vane se retourne brusquement. Ses yeux bleus sont des lames.

— Alors reprends la main. Force l'accès. Utilise le protocole "Icare".

— Si je fais ça, Julian, je grille tous les pare-feux de la Sovereign. On sera à nu. La SEC verra tout. Tes comptes offshore, les manipulations de cours, le virus... Tout sera exposé en place publique.

Vane fait un pas vers elle. Il est si proche qu'elle peut sentir l'odeur de son parfum boisé, mêlée à l'âcreté de l'adrénaline.

— On s'en fout de la SEC. Si ce deal ne passe pas, si Thorne ne signe pas cette fusion dans la minute, nous sommes morts de toute façon. Fais-le.

L'AGITATION : LE POIDS DU MONDE SUR UN CURSEUR

Sarah sent la pression monter dans ses tempes. Dans l'oreille interne, une voix synthétique murmure via son implant : *« Agent Kontz. Confirmez la capture de Vane. Transmettez les codes sources maintenant. C'est un ordre. »*

Elle est à la croisée des chemins.

D'un côté, Vane. L'homme qui l'a recrutée, qui a fait d'elle une reine du chaos, mais qui s'appête à sacrifier dix mille familles pour sauver son ego.

De l'autre, la Justice. Froide, bureaucratique, représentée par des types en costume

gris qui n'hésiteront pas à la broyer elle aussi si elle rate son coup.

Elle regarde Thorne. Le vieil homme a les yeux fixes. Il a compris. Il a compris que la signature qu'on lui réclame n'est plus un sauvetage, c'est un arrêt de mort collectif.

— Julian, murmure Sarah, si je lance "Icare", il n'y aura pas de retour en arrière. Tu finiras au fond d'une cellule de haute sécurité avant le coucher du soleil.

Vane sourit. Un sourire carnassier, presque mystique.

— Mieux vaut régner en enfer que servir au paradis, Sarah. Tu connais la devise. Lance le protocole. Thorne, ramasse ce putain de stylo. On signe. Maintenant.

Thorne tremble. Il regarde le contrat. Dix mille employés. Le travail d'une vie.

— Je ne peux pas, Vane. C'est... c'est un génocide économique.

Vane s'abat sur la table, les poings frappant le bois verni avec la violence d'un coup de feu.

— SIGNE ! Le monde brûle dehors ! Ta seule chance de garder un centime pour payer les soins de ta gamine, c'est ce papier ! Sinon, dans deux minutes, tu es juste un vieillard ruiné et ton nom sera synonyme de la plus grande faillite de l'histoire !

LA SOLUTION : LE SIGNAL DE LA TRAHISON

Sarah ferme les yeux. Derrière ses paupières, les graphiques de la SEC clignotent en orange. Ils attendent le signal. Le "Kill Switch" final.

Elle a soixante secondes pour décider.

Si elle transmet le code à la SEC maintenant, elle gèle les actifs de Vane, elle sauve l'économie, mais Thorne ne signe pas. Le krach s'arrête, mais Vane pourrait s'échapper par une porte dérobée juridique.

Si elle attend que Thorne signe, elle a la preuve formelle de l'extorsion et de l'initié. Vane va en prison à vie. Mais le "Black Swan" aura eu le temps de dévorer les économies de millions de gens.

Le stylo de Thorne gratte le papier. Un bruit de rasoir sur de la soie.

S-A-M-U-E-L...

Thorne commence à écrire son premier prénom. Sa main tremble tellement que l'encre bave.

— Plus vite, Elias, souffle Vane. Le temps est une ressource que tu n'as plus.

Sarah pose ses mains sur le clavier holographique. Elle sent chaque pore de sa peau hurler. Elle voit Julian Vane, l'homme qu'elle a admiré pour sa puissance brute, devenir une caricature de prédateur acculé. Elle voit l'horreur du système : une salle de réunion luxueuse où trois personnes décident du destin de la planète.

« Agent Kontz, dernier avertissement. Transmettez. »

Sarah bascule l'interrupteur mental. Elle ne choisit pas la justice. Elle ne choisit pas la loyauté. Elle choisit le chaos contrôlé.

— Julian ?

Il se tourne vers elle, les yeux brillants d'une faim insatiable.

— Oui ?

— J'ai trouvé qui a envoyé le message.

Elle affiche l'origine du signal sur l'écran principal. Ce n'est pas une agence gouvernementale. Ce n'est pas un concurrent. C'est une adresse IP interne. Localisée dans cette pièce.

Vane fronce les sourcils. Il regarde son téléphone, puis Sarah. Le silence revient, plus lourd que jamais.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demande-t-il, la voix soudainement basse.

— Le message "PHASE 2 COMMENCE SANS TOI", Julian... Il a été programmé il y a six mois. Par toi-même.

Vane reste pétrifié. L'information percute son cerveau comme une balle de gros calibre.

— C'est impossible. Je n'ai jamais...

— C'est ton "Fail-Safe", Julian. Ta propre paranoïa t'a piégé. Tu as créé un algorithme qui devait se déclencher si tu perdais le contrôle de tes nerfs. Le système a détecté ton rythme cardiaque, ton stress, l'arrêt des cotations... Il a conclu que tu étais devenu un risque pour l'entreprise. Il t'évince, Julian. La Sovereign est en train de s'auto-liquider pour protéger ses actifs de son propre créateur.

C'est le mensonge parfait. Un chef-d'œuvre de manipulation psychologique. Sarah a réécrit les logs en temps réel pour faire croire à Vane que sa propre création s'est retournée contre lui.

Vane vacille. Pour la première fois, le masque se fissure. Le doute s'infiltré dans ses

yeux bleus.

— Non... non, c'est une erreur de l'IA. Je peux le contrer. Donne-moi l'accès root.

— Trop tard, Julian.

Sarah lève la main et ajuste ses lunettes. Elle regarde Thorne, qui a fini de signer. Le contrat est là, taché d'encre et de sueur.

— Elias, merci pour la signature, dit-elle d'une voix cristalline.

Vane se précipite vers elle, mais Sarah recule, un sourire glacé aux lèvres. Elle appuie sur une touche invisible.

Sur tous les écrans de la salle, le message rouge disparaît. À la place, un logo bleu et blanc s'affiche. L'aigle de la SEC.

— Julian Vane, vous êtes en état d'arrestation pour manipulation de marché, terrorisme financier et extorsion de fonds.

Les portes de l'ascenseur privé s'ouvrent avec un tintement argenté. Six hommes en veste tactique, armes au poing, envahissent la pièce.

Vane ne bouge pas. Il regarde Sarah. Il ne regarde pas les fusils. Il regarde la femme qui l'a battu à son propre jeu.

— Pourquoi ? demande-t-il, presque dans un murmure.

Sarah retire ses lunettes. Ses yeux sont fatigués, mais vides de tout regret.

— Parce que dans ce business, Julian, le plus dangereux n'est pas celui qui tient le

stylo. C'est celui qui a construit l'encre. Et j'ai mis beaucoup de poison dans la tienne.

Elle se tourne vers le chef de l'escouade.

— Le signal est envoyé. Le Nasdaq va rouvrir dans trois minutes. J'ai injecté l'antidote. Les dégâts seront limités aux comptes de Vane.

Thorne s'effondre dans son siège, en larmes. Vane, lui, se laisse emmener sans résistance, les menottes claquant sur ses poignets en cachemire. Il passe devant Sarah, et pendant une seconde, leurs regards se croisent.

Pas de haine. Juste une reconnaissance mutuelle entre deux monstres.

Sarah reste seule dans la War Room. Le silence est revenu. Mais cette fois, c'est le silence de la victoire. Une victoire qui a le goût des cendres.

Elle ramasse le stylo de Thorne. Elle le fait tourner entre ses doigts.

À 09h03, le Nasdaq repasse au vert. Le monde continue de tourner.

Sarah Kontz s'assoit dans le fauteuil de Julian Vane. Elle regarde Manhattan. Elle est l'exécutrice. Elle est la gardienne. Et maintenant, elle est la seule à détenir les codes.

Le chronomètre s'arrête. Mais pour Sarah, le vrai jeu ne fait que commencer.

****FIN DU CHAPITRE 6.****

Chapitre 7

L'Arène des Vanités

Le silence dans la War Room n'est pas une absence de bruit. C'est une pression atmosphérique. À l'échelle de Julian Vane, le silence est l'arme la plus lourde de l'arsenal.

08:59:12.

Sur le mur de verre dépoli, les chiffres rouges du compte à rebours de l'algorithme « Black Swan » pulsent comme une artère tranchée. En bas, soixante-douze étages plus bas, Manhattan s'agite encore, ignorante que son système nerveux central est sur le point d'être grillé.

Julian Vane fait rouler son stylo Montblanc entre deux doigts. Un mouvement pendulaire, hypnotique. Il ne regarde pas l'écran. Il regarde Elias Thorne.

— Elias, regarde-les, murmure Vane. Sa voix est un scalpel glissé dans du velours. Regarde tes lieutenants. Ils ont déjà cessé de te voir comme un leader. Ils te voient comme un parachute qui refuse de s'ouvrir.

À l'autre bout de la table en ébène fossilisé, Elias Thorne ressemble à un monument en cours de démolition. Ses mains, d'ordinaire si stables lorsqu'il signait des fusions à dix chiffres, tremblent de manière imperceptible. Un spasme au coin de la paupière gauche. La sueur a déjà marqué son col de chemise à huit cents dollars.

— Julian, ce que tu demandes... c'est un suicide collectif, bafouille Thorne. Dix mille familles. Dix mille vies effacées d'un trait de plume.

Vane s'arrête de faire jouer son stylo. Le clic du capuchon résonne comme un coup de feu dans la pièce pressurisée.

— Non, Elias. Ce que je demande, c'est une amputation. On coupe le membre gangréné pour sauver le corps. Les dix mille employés sont déjà morts. L'algorithme les a déjà enterrés. La seule question qui reste, c'est de savoir si tu vas te coucher dans la fosse avec eux ou si tu vas prendre place à ma table.

Soudain, la fracture se produit. Ce n'est pas Thorne qui parle. C'est Miller, le directeur financier, un homme dont l'ambition a toujours été plus grande que sa colonne vertébrale.

— Signe, Elias. Putain, signe !

Thorne sursaute. Il tourne la tête vers Miller. La trahison a un goût métallique, celui du sang dans la bouche après un coup de poing.

— Miller ? Tu... tu veux que je vende l'infrastructure nationale à ce... ce vautour ?

— Ce vautour est le seul qui a un chèque à nous offrir avant que le Nasdaq ne nous raye de la carte ! hurle Miller. Ma retraite est dans ce Board. Mes parts sociales sont ma vie. Je ne vais pas couler parce que tu as soudainement découvert une conscience à 08h59 !

Puis, c'est l'effet domino. La loyauté, cette fiction corporatiste, s'évapore en temps réel.

— Il a raison, Elias, intervient Bernstein, la directrice juridique. La clause de force majeure ne nous couvrira pas si l'algorithme se déclenche. Julian propose une sortie de secours.

— Une sortie de secours ? s'étrangle Thorne. Il nous vide de notre substance ! Il récupère les brevets et nous laisse les cadavres !

Vane sourit. C'est un sourire sans chaleur, une simple contraction musculaire qui ne monte jamais jusqu'à ses yeux bleus polaires. Il fait un signe de tête vers Sarah Kontz.

Sarah, debout près des serveurs, ne cille pas. Ses lunettes connectées projettent un reflet bleuté sur ses pommettes saillantes. Elle est le métronome du chaos.

— 08:59:34, annonce-t-elle. Vitesse de propagation du virus : 88 %. Le point de non-retour financier est dans vingt-six secondes.

Julian se lève. Il contourne la table, lentement. Ses pas sont étouffés par la moquette épaisse. Il s'arrête derrière Thorne, pose ses mains sur les épaules du vieil homme. Une parodie d'affection paternelle.

— Tu sens ça, Elias ? C'est le poids de la réalité. Tes amis, tes alliés... Regarde-les. Ils ne te supplient pas de les sauver. Ils te supplient de leur donner la permission de te dévorer. La loyauté humaine est une variable ajustable selon le cours de l'action. Aujourd'hui, Elias, ta loyauté vaut zéro.

Thorne regarde les autres membres du Board. Il cherche un regard, une étincelle de résistance. Rien. Bernstein évite ses yeux en consultant nerveusement ses dossiers. Miller a les dents serrées, le visage rouge de colère et de peur.

— Vous êtes des lâches, souffle Thorne.

— Nous sommes des survivants, réplique Miller, la voix étranglée. Et toi, tu es un obstacle.

Julian se penche à l'oreille de Thorne. Son haleine sent la menthe et l'acier froid.

— Le signal est déjà envoyé, Elias. Tu penses que le monde va pleurer ta chute ? Demain, les journaux diront que tu as été visionnaire. Que tu as sauvé ce qui pouvait l'être. On réécrit l'histoire avec l'encre des gagnants. Signe ce document, et le virement sur le compte offshore pour le traitement de ta fille sera activé dans la seconde.

Thorne se fige. Le secret. Le poison que Vane a gardé en réserve pour l'estocade finale.

— Comment... ?

— Je sais tout, Elias. Je sais que tu as puisé dans la caisse noire pour ses soins à Zurich. Je ne te juge pas. Je t'admire. Tu as fait ce qu'il fallait pour les tiens. Fais-le une dernière fois. Signe, et je ferai disparaître les traces. Refuse, et non seulement tu seras ruiné, mais tu finiras tes jours en prison pendant que ta fille s'éteindra dans une chambre d'hôpital publique.

08:59:48.

La pièce semble se rétrécir. L'air devient rare. Sarah Kontz croise brièvement le regard de Vane. Elle ne dit rien, mais un pli infime barre son front. Elle connaît le jeu. Elle sait que Julian ne bluffe jamais, mais elle sait aussi que le monstre qu'il a créé — l'algorithme — est sur le point d'échapper à tout contrôle.

— Le stylo, Elias, dit Julian.

C'est un ordre, pas une suggestion.

Thorne saisit le Montblanc. Ses doigts sont froids. Il regarde le document — l'acte de décès de sa carrière, de son honneur, de son âme.

— Julian... murmure-t-il une dernière fois.

— Ne parle plus. Agis. Le temps est la seule monnaie qu'on ne peut pas imprimer.

Miller bondit de sa chaise, tape du poing sur la table.

— SIGNE ! POUR L'AMOUR DE DIEU, SIGNE !

Thorne baisse la tête. Le mouvement est lent, celui d'un condamné vers l'échafaud. La pointe du stylo touche le papier. Une goutte d'encre s'étale, une tache noire sur le blanc immaculé de la capitulation.

Il signe. Un gribouillis illisible, une trace de douleur.

08:59:55.

Julian récupère le document d'un geste sec, comme un rapace saisissant une proie. Il le tend à Sarah.

— Exécute.

Sarah branche une clé cryptée dans la console. Ses doigts volent sur le clavier holographique.

— Signature vérifiée. Transfert des actifs en cours. Injection du code de stabilisation... maintenant.

Le compte à rebours sur le mur se fige à 08:59:59.

Pendant une seconde, le temps s'arrête. Le monde retient son souffle. Le Nasdaq s'ouvre.

Un silence de mort retombe sur la War Room. Personne ne bouge. Personne n'ose regarder l'autre. Ils ont tous survécu, mais ils sentent tous l'odeur de la charogne. Ils viennent de réaliser que dans cette pièce, il n'y a plus d'êtres humains. Juste des fonctions biologiques au service d'un bilan comptable.

Julian Vane retourne à son fauteuil, au sommet de la table. Il lisse les revers de sa veste avec une précision maniaque.

— Messieurs, Madame, dit-il d'une voix parfaitement calme. La séance est levée. Sarah, escorte nos invités vers la sortie. M. Thorne a besoin de repos.

Thorne reste immobile, le regard vide, fixé sur la tache d'encre. Miller et Bernstein se lèvent précipitamment, comme s'ils craignaient que le sol ne s'effondre sous eux. Ils s'enfuient sans un mot, sans un regard pour l'homme qu'ils ont servi pendant vingt ans.

L'arène est vide. Il ne reste que Vane, Sarah et l'épave de Thorne.

— Tu as gagné, Julian, croasse Thorne. Tu as tout pris.

Vane ne le regarde même pas. Il observe déjà les graphiques qui s'affichent sur les baies vitrées. Le vert envahit les écrans. Des milliards de dollars refluent vers les comptes de Sovereign.

— On ne prend rien, Elias. On ne fait que déplacer la valeur là où elle est respectée. Tu étais un gardien. Je suis un utilisateur.

Julian fait un signe de tête à Sarah. Elle s'approche de Thorne, lui touche l'épaule. Son

geste est presque doux, mais ses yeux sont des lentilles froides.

— Monsieur Thorne, votre voiture attend en bas.

Thorne se lève péniblement. Il marche vers la sortie, un vieillard brisé dans un costume trop cher. Au moment de franchir le seuil, il s'arrête.

— Un jour, Julian... un jour, quelqu'un sera plus rapide que toi. Et ce jour-là, tu comprendras que l'encre n'efface pas le sang.

Vane ne répond pas. La porte se referme.

Il est seul avec Sarah. Le silence revient, mais il est différent. Il est électrique.

— Sarah, dit Julian sans se retourner. Prépare la phase deux. L'antidote a fonctionné, mais le virus a laissé des traces. Je veux que chaque faille soit exploitée.

Sarah ne bouge pas. Elle reste près de la console. Elle retire ses lunettes. Ses yeux sont fatigués, mais ils brillent d'une lueur nouvelle.

— C'est fait, Julian.

Vane fronce les sourcils. Il y a quelque chose dans son ton. Un manque de soumission. Une dissonance dans la symphonie du pouvoir.

— Qu'est-ce qui est fait ?

— L'antidote, répète-t-elle. Je l'ai injecté. Mais pas là où tu l'avais prévu.

Julian se tourne lentement. Son regard de requin se fixe sur elle.

— Explique-toi.

Sarah sourit. Un vrai sourire, cette fois. Riche, complexe, dangereux.

— Tu m'as appris que dans ce business, le plus dangereux n'est pas celui qui tient le stylo. C'est celui qui a construit l'encre.

Elle fait un pas vers lui. Elle n'est plus l'exécutrice. Elle est la prédatrice.

— Le Nasdaq est au vert, Julian. Mais les comptes de Sovereign sont gelés. J'ai envoyé les preuves de la manipulation de l'algorithme à la SEC il y a exactement soixante secondes. Au moment même où Thorne signait.

Vane reste de marbre. Son cerveau traite l'information à une vitesse foudroyante. Il cherche la sortie. Il cherche la faille.

— Tu as coulé la boîte pour m'avoir ? C'est stupide, Sarah. Tu coules avec moi.

— Non, Julian. Je ne coule pas. Je suis la gardienne maintenant. La SEC m'a accordé l'immunité totale en échange de ta tête. Et le Board ? Ils vont témoigner contre toi pour sauver leurs propres peaux. Tu les as brisés pour qu'ils te servent, mais les hommes brisés sont les meilleurs témoins de l'accusation.

Au loin, très loin sous leurs pieds, un son commence à monter. Un hurlement de sirènes qui déchire le matin new-yorkais.

Julian Vane regarde sa montre. 09h03.

Il s'assoit dans son fauteuil en cuir. Il ne panique pas. Il n'implore pas. Il ajuste sa cravate.

— Bien joué, Sarah.

— Je sais, Julian. J'ai eu un excellent professeur.

Elle ramasse le stylo de Thorne sur la table. Elle le fait tourner entre ses doigts, exactement comme il le faisait.

— La montre fait toujours tic-tac, Julian. Mais ce n'est plus ton heure.

Les portes de la War Room volent en éclats. Les hommes en vestes tactiques, siglées FBI, envahissent l'espace. Le métal des menottes brille sous les néons bleus.

Vane se laisse emmener. Il passe devant Sarah. Leurs regards se croisent. Une reconnaissance mutuelle. Deux monstres qui se saluent par-dessus le cadavre d'un empire.

Sarah reste seule. Elle s'assoit dans le fauteuil de Vane. Elle regarde Manhattan à travers la vitre. La ville est à elle. Le jeu continue. Le visage change, mais les règles restent les mêmes.

Vendre son âme, c'est facile. Le vrai défi, c'est de s'assurer qu'on récupère celle des autres au passage.

Elle appuie sur une touche de la console. Les chiffres rouges disparaissent. Un nouveau compte à rebours commence.

****FIN DU CHAPITRE 7.****

Chapitre 8

Court-Circuit

Le rouge n'est pas une couleur. C'est une agression.

Dans la War Room du 82ème étage, les dalles LED du plafond viennent de virer au carmin pulsant. Ce n'est pas une alerte incendie. C'est le signal que l'algorithme « Black Swan » a franchi l'horizon des événements. Les marchés mondiaux sont en train de se vaporiser et, ici, dans ce bocal de verre et d'acier, l'air est devenu trop cher pour être respiré.

Un craquement sec. Puis un gémissement électronique.

Les écrans qui tapissent les murs oscillent. Les courbes du Nasdaq s'aplatissent en une ligne droite, un électrocardiogramme de mort clinique.

— Julian... murmure Sarah Kontz.

Elle ne regarde pas les écrans. Elle regarde la porte blindée en titane brossé. Un son sourd, lourd, vient d'en traverser l'épaisseur. *Boum.* Un impact métallique qui fait vibrer le parquet de chêne fumé.

— Ignore-le, dit Julian Vane.

Sa voix est un scalpel. Froid. Précis. Il est assis à l'autre bout de la table monolithique, les mains croisées, les pouces se touchant à peine. Il n'a pas bougé d'un millimètre. Son regard bleu chirurgical est ancré dans celui d'Elias Thorne.

— Ils sont là, Julian, lâche Thorne. Sa voix n'est plus qu'un filet de graviers. Le FBI. La SEC. Ou peut-être les Russes que tu as plumés l'an dernier. Ils vont enfoncer cette porte et...

— Et ils trouveront un homme qui a sauvé l'économie ou un cadavre financier, coupe Vane. Le choix t'appartient, Elias. Mais fais-le vite. Il nous reste quarante-huit secondes avant que le code source ne s'auto-efface. Après ça, ton entreprise ne vaudra même pas le prix du papier toilette dans les sous-sols de la Sovereign.

Boum.

Le deuxième coup est plus violent. Un voyant de verrouillage sur le montant de la porte passe de l'orangé au rouge clignotant. Un court-circuit vient de griller le processeur de sécurité. La War Room n'est plus une forteresse. C'est une cage.

Sarah Kontz ajuste ses lunettes connectées. Ses doigts tremblent imperceptiblement sur le clavier de verre encastré dans la table.

— Julian, le système de refroidissement des serveurs vient de lâcher. Si on ne stabilise pas la fusion maintenant, le hardware va fondre. On perd tout. La preuve du virus, les comptes offshore... tout.

Elle lève les yeux vers Vane. Ses stats en temps réel lui hurlent que le rythme cardiaque de son patron est à 62 battements par minute. Un calme obscène.

— Le chaos est une opportunité de vente, Sarah, réplique Vane sans la quitter des yeux. Elias, regarde-moi. Oublie le bruit. Oublie les hommes qui cognent à cette porte. Ce ne sont que des techniciens de la surface. Ici, on traite le fond. Ta signature sur ce contrat de fusion-absorption, et je déploie le patch qui stoppe Black Swan. Tu deviens le héros qui a stoppé le krach. Tes détournements de fonds pour ta fille ? Ils disparaissent dans les archives d'un système "mis à jour".

Thorne fixe le stylo Montblanc posé devant lui. Un objet dérisoire. Une arme de destruction massive. Ses doigts tâtonnent, cherchent une prise sur le corps en résine noire. Sa main est une feuille morte dans une tempête.

— Comment je peux savoir que tu vas le déployer ? demande Thorne. Si je signe, tu as le contrôle total. Tu peux me laisser couler.

— Tu ne peux pas le savoir, répond Vane avec un sourire qui n'atteint pas ses yeux. C'est le principe d'un saut de la foi. Sauf que là, le sol est en train de monter vers toi à la vitesse du son.

Une étincelle jaillit du plafonnier. Une odeur d'ozone et de plastique brûlé envahit la pièce. Le "Court-Circuit" n'est plus seulement logiciel. Le bâtiment lui-même semble rejeter l'obscénité de ce qui se trame ici.

Boum.

Le métal de la porte commence à gondoler. On entend le sifflement d'un chalumeau thermique de l'autre côté. Les assaillants ne demandent pas l'autorisation. Ils découpent le futur.

— Julian, ils entrent ! crie Sarah. Je dois effacer les serveurs ! Si la SEC voit la structure du virus, on finit tous à Guantánamo !

Elle se lève, prête à briser la vitre de sécurité du terminal d'urgence.

— Assieds-toi, Sarah, ordonne Vane. La voix est basse, mais elle claque comme un coup de fouet.

— On est cuits ! Ils sont derrière la porte !

— J'ai dit : assieds-toi.

Elle se fige. Le conditionnement reprend le dessus. Elle retombe dans son fauteuil en cuir, les yeux fixés sur le compte à rebours qui s'affiche sur la table de conférence.

22 secondes.

Vane se penche vers Thorne. Il réduit l'espace vital, il devient son seul univers.

— Elias. Écoute le bruit du métal qui cède. C'est le son de ta fin. Ta femme, tes petits-enfants... ils vont voir ton nom traîné dans la boue des journaux financiers pendant une décennie. "Elias Thorne, le voleur qui a sacrifié le monde pour son ego". Ou alors, tu signes. On sauve le marché. Et tu pars à la retraite avec une médaille et un secret que tu emmèneras dans la tombe.

— Tu es un monstre, Julian.

— Non. Je suis le marché. Le marché n'a pas de morale, il n'a que des résultats. Signe.

Le stylo tremble entre les doigts de Thorne. La pointe touche le papier. Une tache d'encre commence à s'étendre.

15 secondes.

Une explosion sourde. La porte blindée tressaille sur ses charnières. Un nuage de fumée blanche s'engouffre par l'interstice. Les silhouettes à l'extérieur sont des ombres massives, équipées de visières et de fusils d'assaut.

— Julian ! hurle Sarah en plaquant ses mains sur ses oreilles.

— Signez, Elias. Maintenant. Ou le monde entre, et vous êtes seul.

Thorne ferme les yeux. Une larme roule sur sa joue parcheminée. Le stylo commence à bouger. Un E. Un L. Un I.

10 secondes.

Le premier agent de l'unité d'élite passe l'épaule à travers la brèche. Le laser rouge d'une visée de précision vient danser sur le front de Julian Vane. Il ne cille pas.

5 secondes.

La signature est achevée. Thorne lâche le stylo comme s'il brûlait.

Vane saisit le document, le glisse dans le scanner intégré à la table. Ses doigts volent sur le clavier.

— Patch déployé, murmure-t-il.

Au moment précis où la porte vole en éclats sous l'impact d'un bélier hydraulique, les écrans de la War Room repassent au vert. La ligne droite du Nasdaq frémit, se redresse, et explose vers le haut. Le krach est évité. Le miracle a eu lieu.

Les agents du FBI envahissent la pièce, hurlant des ordres, les armes pointées sur chaque tête.

— Les mains en l'air ! À terre ! Tout le monde à terre !

Julian Vane se lève lentement. Il ajuste sa cravate de soie. Il regarde l'agent de tête, un homme au visage de granit, à travers le nuage de poussière de plâtre qui retombe.

— Vous arrivez juste à temps pour la fête, Agent, dit Vane avec un calme impérial. Monsieur Thorne vient de nous sauver d'une catastrophe mondiale. Vous devriez le remercier.

Sarah Kontz, prostrée, regarde Julian. Elle voit le reflet des chiffres verts dans ses yeux bleus. Elle comprend alors. Le court-circuit, l'alerte rouge, le timing de l'assaut... Tout était calculé. Chaque seconde de terreur était une ligne de code dans le plan de Vane.

Elle baisse la tête. Le piège s'est refermé. Pas sur Vane. Sur tout le monde.

— Sortez-le d'ici, ordonne l'agent en désignant Vane.

Alors qu'on lui passe les menottes, Julian Vane croise le regard de Sarah. Un éclair de satisfaction pure. Il a perdu sa liberté, peut-être pour une heure, peut-être pour un an. Mais il a gagné la partie.

Le prix de son âme ? Soixante secondes d'enfer.

Le profit ? La possession totale de celle des autres.

Il sourit alors qu'on le pousse vers la sortie, au milieu du chaos des sirènes qui hurlent sous les fenêtres de Manhattan. La ville est à genoux. Et il est le seul à savoir pourquoi.

Chapitre 9

Le Stylo de Damoclès

Huit heures cinquante-neuf minutes et douze secondes.

Le silence dans la War Room n'est pas une absence de bruit. C'est une pression atmosphérique. Quatre-vingt-deux étages au-dessus de la rumeur de Manhattan, l'air est saturé d'ozone et de sueur froide. Derrière les baies vitrées de la tour Sovereign, le ciel de New York ressemble à une plaque de métal brossé, indifférent au massacre qui se prépare sur les écrans.

Sur le mur sud, le terminal Bloomberg est une plaie ouverte. Du rouge. Partout. Un raz-de-marée de pixels écarlates qui annonce la fin d'un monde. Le Nasdaq ne va pas simplement ouvrir à la baisse ; il va s'évaporer.

Au centre de la table en obsidienne, une feuille de papier. Une seule. Le contrat de fusion-absorption. Le certificat de décès de la dignité d'Elias Thorne.

Et sur ce papier, un stylo. Un Montblanc Meisterstück en résine précieuse noire. L'objet pèse le poids d'un gibet.

— Elias.

La voix de Julian Vane coupe l'air comme un scalpel. Il n'a pas crié. Il n'en a pas besoin. Julian est debout près de la vitre, les mains jointes dans le dos, sa silhouette filiforme se découpant contre l'apocalypse urbaine. Son costume de soie grise ne présente pas un pli. Il est le seul élément stable dans une pièce qui tangué.

Elias Thorne, lui, se noie.

Le PDG de CyberShield a vieilli de dix ans en soixante secondes. Ses mains, autrefois capables de rassurer les marchés d'un seul geste, ne sont plus que des feuilles mortes prises dans une tempête. Elles tremblent au-dessus du bureau, agitant l'air de mouvements saccadés, grotesques.

— Je... je ne peux pas, Julian. C'est une trahison. Dix mille familles.

Julian se tourne lentement. Son regard bleu chirurgical se fixe sur les gouttes de sueur qui perle sur le front de Thorne. Il ne cille pas. Les prédateurs ne cillent jamais avant l'impact.

— Le sentimentalisme est un luxe de failli, Elias. À 09h00, tes dix mille employés ne seront plus que des créances irrécouvrables. À 09h00, ta fille ne sera plus l'héritière d'un empire, mais la descendante d'un homme qui a fini sa course dans une cellule de trois mètres carrés pour détournement de fonds.

Thorne se fige. Le tremblement de ses mains s'accroît. Le bruit de sa respiration ressemble à un soufflet de forge crevé.

— Tu ne ferais pas ça, murmure-t-il.

— Je l'ai déjà fait, répond Vane avec une douceur terrifiante. Le dossier est sur le bureau du procureur. Il suffit d'un clic. Sarah ?

À l'autre bout de la table, Sarah Kontz ne lève pas les yeux de ses lunettes connectées. Un flux incessant de données défile sur ses verres, reflétant des colonnes de chiffres en chute libre. Elle est le métronome de cette exécution.

— T-moins quarante-deux secondes, annonce-t-elle. Le virus Black Swan vient de

franchir le pare-feu de la Banque Centrale de Singapour. La panique est totale. Si le contrat n'est pas validé dans la blockchain Sovereign avant l'ouverture de New York, le rachat est techniquement impossible. On sombre avec lui.

Julian Vane quitte la vitre. Ses pas sur la moquette épaisse ne produisent aucun son. C'est un requin qui glisse entre deux eaux. Il contourne la table, s'approchant de l'homme brisé.

Elias Thorne regarde le stylo. L'instrument brille sous les néons bleutés. C'est une arme chargée pointée sur sa propre tempe. Il tend la main, les doigts crispés, cherchant à saisir le corps de résine noire. Ses phalanges blanchissent. Mais au moment de toucher l'objet, son bras se bloque, parcouru d'une décharge électrique de pure terreur. La paralysie du condamné.

— Regarde-moi, Elias.

Vane est maintenant juste derrière lui. L'odeur de son parfum — un mélange de vétiver froid et de métal — enveloppe Thorne comme un linceul.

— Signer, c'est survivre, chuchote Vane à son oreille. Ne pas signer, c'est disparaître. C'est devenir une note de bas de page dans l'histoire d'un krach que personne ne voudra se rappeler. Tu veux être un martyr ? Les martyrs finissent mangés par les vers. Les survivants, eux, écrivent la Bible.

— Ils vont me détester, hoquette Thorne. Le monde entier va me cracher au visage.

— Le monde n'a pas de mémoire pour les perdants qui ont eu raison. Il n'a de l'admiration que pour les monstres qui ont réussi. Sois le monstre, Elias. Sois mon monstre.

Thorne ferme les yeux. Une larme roule sur sa joue parcheminée, s'écrasant sur le

revers de sa veste à cinq mille dollars. Il saisit enfin le stylo. Sa main tremble tellement que la plume tape contre le papier, produisant un cliquetis sinistre. *Tchac. Tchac. Tchac.*

C'est le bruit d'une vie qui s'effondre.

— T-moins vingt-cinq secondes, scande Sarah. La liquidité s'évapore. On est en train de perdre la fenêtre de tir.

Vane pose alors sa main sur celle de Thorne.

Le contraste est brutal. La main de Thorne est brûlante, moite, agitée de spasmes. Celle de Vane est d'une froideur de marbre, d'une stabilité absolue. Julian enserre les doigts du vieux lion déchu. Il ne le guide pas, il le possède. C'est un moment d'une intimité obscène. Un viol corporatiste.

— Respire, Elias. Je tiens le stylo avec toi. On va signer ensemble. On va tuer le passé.

Vane appuie. Il force la plume à mordre le papier. L'encre noire s'écoule, grasse, définitive. Le "E" de Elias commence à se dessiner, une balafre sombre sur la blancheur virginale du contrat.

— T-moins quinze secondes ! La SEC vient de suspendre les cotations sur trois valeurs tech majeures. On y est, Julian. Maintenant ou jamais.

Thorne essaie de résister. Un dernier sursaut d'honneur, un réflexe de survie de son ancienne âme. Son bras se raidit.

— Ma fille... gémit-il.

— Ta fille aura une vie de reine dans une villa à Singapour pendant que le reste de la planète se battra pour une miche de pain, réplique Vane, sa voix devenant un sifflement de prédateur. Signe. Maintenant.

Julian exerce une pression latérale sur le poignet de Thorne. On entend un craquement sourd — peut-être le bois de la table, peut-être un os, ou peut-être simplement le bruit d'une conscience qui lâche.

Le stylo glisse. La signature s'étale, cursive, agressive, scellant le destin de milliers de personnes. Le dernier "e" se termine par une virgule qui ressemble à un crochet de boucher.

— C'est fait, lâche Thorne dans un souffle de mort.

Vane lâche immédiatement la main de sa proie. Il récupère le document avec une rapidité de magicien et le tend vers Sarah.

— Télécharge. Maintenant.

Sarah Kontz frappe une touche de son clavier avec une violence chirurgicale. Une barre de progression bleue apparaît sur le grand écran.

98%... 99%...

****TRANSACTION VALIDÉE.****

Au même instant, l'horloge murale bascule.

****09:00:00.****

Le Nasdaq s'ouvre. Mais ce n'est pas un murmure. C'est une explosion. Sur les

écrans, les courbes ne descendent pas, elles tombent en chute libre, comme des corps jetés d'un avion. Le vert disparaît. Il ne reste que le rouge, un rouge sanglant, total, qui illumine la War Room d'une lueur d'incendie.

Elias Thorne s'effondre sur sa chaise, le stylo tombant de ses doigts morts pour rouler sur le sol. Il regarde ses mains comme si elles étaient couvertes de sang.

Julian Vane, lui, retourne vers la baie vitrée. Il ajuste sa cravate de soie. Un léger sourire étire ses lèvres.

— Le chaos est une échelle, Elias. Et nous venons de construire la nôtre avec les débris de vos rêves.

Dehors, les premières sirènes commencent à hurler dans les rues de New York. Le krach est là. Mais à l'intérieur de la tour Sovereign, le calme est revenu. Celui des vainqueurs.

Sarah se lève, retire ses lunettes. Ses yeux sont vides. Elle regarde Vane, puis Thorne, cet homme brisé qui ne semble plus comprendre où il se trouve.

— Les fonds sont transférés sur le compte offshore Sovereign, dit-elle d'une voix monocorde. CyberShield n'existe plus. Vous êtes officiellement le propriétaire de tout ce qui reste, Julian.

Vane ne répond pas. Il contemple Manhattan qui s'agite en bas, une fourmilière en pleine panique. Il sait ce qui va suivre. Les flics. Le FBI. Les menottes. Tout cela fait partie du plan. Le krach est le détournement. La signature est l'arme. Son arrestation ne sera que la mise en scène finale.

Il se retourne vers Thorne, qui le regarde avec une haine impuissante.

— Tu m'as détruit, Julian.

Vane ramasse le stylo au sol et le pose délicatement dans la poche intérieure de sa veste.

— Non, Elias. Je t'ai complété. Tu as enfin découvert ce que tu valais vraiment. Soixante secondes de terreur pour une éternité de richesse. C'est le meilleur deal que tu n'aies jamais fait.

Julian regarde la porte. Il entend les pas lourds dans le couloir. Le bélier qui s'apprête à frapper. L'assaut commence.

— Préparez-vous, Sarah, dit-il en lissant ses revers de veste. Le spectacle va commencer. Et n'oubliez pas : ne baissez jamais les yeux devant les caméras. Le monde adore les coupables qui n'ont aucun regret.

La porte de la War Room explose. La poussière de plâtre envahit la pièce. Les lasers rouges des unités d'élite dansent sur les murs de verre.

Julian Vane lève les mains, lentement, avec une élégance de danseur étoile. Il croise le regard de Sarah. Un éclair de satisfaction pure.

Le prix de son âme ? Soixante secondes d'enfer.
Le profit ? La possession totale de celle des autres.

Il sourit alors qu'on le plaque contre la vitre, face au gouffre de Manhattan. La ville est à genoux. Et il est le seul à savoir pourquoi.

La signature est encore fraîche. L'encre n'a pas fini de sécher que le monde a déjà changé de propriétaire.

Chapitre 10

Trahison Systémique

Le silence dans la War Room n'est pas une absence de bruit. C'est une pression. Quatre-vingt-deux étages au-dessus du bitume de Manhattan, l'air a le goût de l'ozone et de la fin du monde.

Sarah Kontz ne tremble pas. Ses doigts survolent le clavier de verre de la console centrale avec la précision d'un neurochirurgien déconnectant un respirateur artificiel. Sur ses lunettes connectées, les lignes de code de *Black Swan* défilent en une cascade de rouge sang.

— `Sudo shutdown -f now`.

Elle tape la commande. L'ordre d'exécution pour tuer le monstre. Le serveur devrait s'éteindre. Le krach devrait s'arrêter. Le carnage financier devrait s'évaporer avant que la première cloche du Nasdaq ne sonne le glas de l'économie moderne.

Rien ne se passe.

Le curseur clignote. Rythmique. Insolent. Comme un pouls qui refuse de s'arrêter.

— Le code ne saigne pas, Sarah. Il s'exécute. Toujours.

La voix de Julian Vane vient de l'ombre, près de la baie vitrée. Il n'a pas bougé. Il n'a pas tenté de l'arrêter physiquement. Il se contente de l'observer, un verre de cristal à la main, l'air de regarder une enfant essayer de vider l'océan avec une cuillère en argent.

— J'ai injecté le contre-protocole, crache Sarah sans le quitter des yeux. Les serveurs auraient dû tomber en cascade. Qu'est-ce que tu as fait ?

Julian s'approche, le pas feutré sur le tapis de soie sombre. Son reflet dans la vitre se superpose aux lumières de la ville qui s'éveille en bas, inconsciente qu'elle est déjà morte.

— J'ai supprimé la fonction "Off" il y a trois ans, Sarah. On ne met pas une laisse à un dieu. On se contente de choisir de quel côté de l'autel on se tient.

Il s'arrête à un mètre d'elle. L'odeur de son parfum — un mélange de cuir et d'acier froid — envahit son espace vital.

— Tu cherches l'interrupteur ? Il n'existe pas. *Black Swan* n'est plus un programme. C'est une constante mathématique. C'est l'entropie appliquée aux marchés. Et toi, tu es une variable que j'ai déjà intégrée à l'équation depuis le premier jour.

Sarah sent un froid polaire glisser le long de sa colonne vertébrale. Elle pivote, la main glissant vers l'intérieur de sa veste, là où le Sig Sauer attend.

— Ne fais pas ça, murmure Julian. Ce serait tellement... prévisible. Un cliché de film de série B. Tu vauds mieux que ça. L'agent spécial Sarah Kontz, matricule 7749 de la SEC, division des crimes financiers. Une infiltrée d'élite. Une puritaine du système.

Elle se fige. Le masque tombe. L'Exécutrice redevient la traqueuse.

— Tu savais.

Julian laisse échapper un rire bref, un son sec comme un coup de fouet.

— Savoir ? Sarah, je t'ai *choisie*. Qui penses-tu avoir corrompu pour obtenir ce poste de bras droit ? Qui penses-tu avoir "trompé" pendant dix-huit mois ? J'avais besoin d'un témoin crédible. J'avais besoin que le gendarme de la Bourse voie le crime de l'intérieur, qu'il le valide par son impuissance. Si je commets le plus gros braquage de l'histoire et que personne ne regarde, est-ce que j'ai vraiment gagné ?

Il fait un pas de plus. Il est dans sa zone de garde. Elle pourrait lui briser le larynx d'un coup de tranchant de la main. Il le sait. Il s'en moque.

— Ton rapport est déjà prêt, n'est-ce pas ? continue-t-il. Tes micros ont tout enregistré. La signature forcée de Thorne. Le détournement des actifs de Sovereign. Le virus. Tu as tout. Tu es la preuve vivante de ma culpabilité. Et c'est exactement pour ça que tu vas rester silencieuse.

— Tu es fou, Julian. Dans dix minutes, cette pièce sera remplie de marshals fédéraux. Tu vas finir ta vie dans un trou si profond qu'on y oubliera ton nom.

Julian sourit. C'est le sourire d'un homme qui vient de voir l'avenir et qui l'a trouvé à son goût.

— Le trou, Sarah, c'est pour ceux qui perdent. Regarde l'écran.

Il désigne le mur de moniteurs. Les graphiques boursiers ne chutent plus. Ils se réorganisent. Une architecture complexe, géométrique, d'une beauté terrifiante.

— Je n'ai pas détruit l'économie, explique-t-il avec une pédagogie glaciale. Je l'ai rachetée à prix d'escompte pendant que le monde regardait ailleurs. La signature d'Elias Thorne ne sauve pas sa boîte. Elle me donne les clés des protocoles de cryptage de chaque banque centrale majeure. Je ne suis pas un voleur, Sarah. Je suis le nouveau système d'exploitation.

Il pose son verre sur la console de contrôle, juste à côté de la main tremblante de Sarah.

— Le choix est simple. Soit tu sors d'ici en héroïne de la SEC, tu me fais arrêter, et demain, le monde s'effondre parce que je suis le seul à détenir les clés de décryptage pour stopper l'hémorragie que j'ai lancée. Tu seras celle qui a précipité l'humanité dans un nouvel âge des ténèbres pour satisfaire ton ego moral.

Il marque une pause, ses yeux bleus plongeant dans les siens comme des scalpels.

— Soit tu acceptes la réalité. Le système que tu sers est une carcasse putréfiée. Je propose de construire le prochain. Deviens mon exécutive. Pas dans l'ombre, mais au grand jour. Aide-moi à gérer les ruines. Tu voulais sauver le monde ? C'est maintenant ou jamais. Mais pour le sauver, tu dois accepter qu'il m'appartienne.

Le silence revient. Plus lourd. Plus toxique.

Sarah regarde la console. Le compte à rebours indique 00:42. Quarante-deux secondes avant l'ouverture des marchés. Quarante-deux secondes avant le Big Bang financier.

— Qu'est-ce qui t'empêche de m'éliminer une fois que j'aurai accepté ? demande-t-elle, sa voix n'est plus qu'un souffle.

— Rien, répond Julian avec une honnêteté brutale. C'est ça, la beauté du deal. C'est une question de confiance pure dans le chaos. Mais regarde-toi, Sarah. Tu es comme moi. Tu méprises ces gens. Ces Thorne, ces bureaucrates, ces moutons qui attendent leur chèque de pension. Tu es née pour dominer, pas pour protéger les faibles. Ton badge est un mensonge que tu te racontes pour ne pas avoir peur de ton propre reflet.

00:30.

Un bruit sourd résonne au loin. Le hall de la tour Sovereign vient d'être forcé. On entend les sirènes, les cris étouffés, le fracas des bottes sur le marbre du rez-de-chaussée. La cavalerie arrive.

— Ils sont là, dit Sarah.

— Ils sont en retard, rétorque Julian. Ils arrivent pour le cadavre d'un monde qui n'existe plus. Alors ? Tu es une variable morte, ou une composante de l'avenir ?

Sarah regarde la porte de la War Room, puis Julian. Elle retire ses lunettes connectées. Elle les pose sur la table et les écrase sous son talon avec un craquement sec.

— Je ne le fais pas pour toi, Julian.

— Personne ne fait jamais rien pour les autres, Sarah. Bienvenue dans la réalité.

Il se détourne, récupère le stylo de Thorne resté sur le bureau, et le range dans sa veste. Il a l'air d'un homme qui s'apprête à recevoir un prix d'excellence, pas d'un criminel sur le point d'être capturé.

La porte de la War Room explose.

Le choc est physique. Une onde de pression qui fait vibrer les baies vitrées. La poussière de plâtre sature instantanément l'air, transformant les faisceaux des lasers rouges des unités d'intervention en traits de lumière solide.

— FBI ! À TERRE ! LES MAINS SUR LA TÊTE !

Le cri est collectif, une décharge d'adrénaline et d'acier. Une douzaine d'hommes en armure tactique envahissent l'espace, leurs armes pointées sur le centre de la pièce.

Elias Thorne, recroquevillé dans son fauteuil de cuir, commence à sangloter. C'est le son de la défaite absolue.

Julian Vane, lui, reste debout. Il lève les mains, lentement, avec une grâce presque insultante. Il ne baisse pas les yeux. Il ne s'agenouille pas. Il fixe l'officier de tête, un homme au visage de granit nommé Miller, que Julian connaît personnellement pour avoir financé la campagne de son frère au Sénat.

— Vous arrivez juste à temps pour le spectacle, Miller, dit Julian, un sourire imperceptible au coin des lèvres.

Un agent plaque Julian contre la vitre. Le front contre le verre froid, Julian regarde Manhattan. À cet instant précis, à 09h00:00, les écrans de Times Square, visibles au loin, virent au noir pendant une seconde complète. Puis, ils se rallument, affichant une courbe unique, insolente, qui défie toutes les lois de l'offre et de la demande.

L'acier des menottes se referme sur ses poignets. Le clic est net. Définitif.

Miller s'approche de Sarah, qui est restée immobile, les mains levées mais le regard vide.

— Agent Kontz ? Ça va ? On a les preuves ?

Sarah regarde Julian. Julian regarde la ville.

Elle prend une inspiration lente. Elle sent le poids du secret, la morsure de la trahison, et cette étrange ivresse que procure le pouvoir absolu quand on accepte de le partager avec le diable.

— Le système a eu un glitch, Miller, dit-elle d'une voix d'outre-tombe, parfaitement calme. Les serveurs ont été corrompus par une source externe avant qu'on puisse intervenir. Vane n'a rien pu faire. Il essayait de stopper l'attaque quand vous avez fêté la porte.

Le silence qui suit est plus terrifiant que l'explosion de la porte.

Julian Vane ferme les yeux un instant. Un éclair de satisfaction pure traverse son visage.

Le prix de son âme ? Soixante secondes d'enfer.
Le profit ? La possession totale de celle des autres.

Miller fronce les sourcils, regarde les écrans où les chiffres dansent une valse macabre dont il ne comprend pas les pas. Il regarde Vane, ce prédateur enchaîné qui semble plus puissant derrière ses menottes que lui avec son fusil d'assaut.

— Emmenez-le, ordonne Miller, mais le doute fait déjà trembler sa voix.

Alors qu'on l'entraîne vers la sortie, Julian passe devant Sarah. Il ne s'arrête pas. Il ne dit rien. Mais dans l'échange de regards, tout est dit.

Le monde a changé de propriétaire. La signature sur le contrat de Thorne est encore fraîche, l'encre n'est pas sèche, mais les banques centrales ont déjà commencé à s'agenouiller devant l'algorithme.

Julian Vane sort de la pièce, entouré de soldats, comme un roi mené à son couronnement plutôt qu'un prisonnier à son procès.

Dehors, le chaos commence. Dans la War Room, Sarah Kontz ramasse le verre de

crystal de Julian. Il est encore tiède.

Elle le porte à ses lèvres.

Vendre son âme n'est pas une transaction. C'est une libération.

Chapitre 11

08:59:55 – L’Aveu Final

Cinq secondes.

À l'échelle de l'univers, c'est un battement de paupière. À l'échelle de Wall Street, c'est une éternité où des fortunes se bâtissent et s'écroulent dans le silence binaire des processeurs.

Dans la War Room du 82ème étage, l'air a le goût de l'ozone et du sang métallique. Elias Thorne regarde le stylo-plume Montblanc comme s'il s'agissait d'un détonateur. Ses doigts tremblent. Une goutte de sueur, lourde, s'écrase sur le cuir du bureau de direction.

— Signez, Elias.

La voix de Julian Vane est une lame de rasoir chauffée à blanc. Calme. Précise. Sans une once d'empathie. Il ne regarde pas Thorne. Il regarde l'écran géant où le "Black Swan", son algorithme de fin du monde, dévore les points du Nasdaq. Le rouge envahit la pièce, projeté par les dalles LED. Un bain de sang numérique.

— Si je fais ça... murmure Thorne, la voix brisée par quarante ans de carrière qui s'évaporent. Si je signe, ma boîte... mes employés...

— Vos employés sont déjà morts, Elias. Vous négociez pour savoir si vous voulez être enterré avec eux ou si vous préférez observer les funérailles depuis une villa aux Bahamas.

Vane se penche en avant. Son reflet dans la baie vitrée se superpose à la skyline de Manhattan. Il ressemble à un dieu colérique dominant un empire en flammes.

— Quatre secondes.

Le silence est une pression physique. Thorne regarde la clause 12.4. La fusion-absorption. Le dépeçage méthodique de Sovereign Cybersystems. Dix mille vies sacrifiées pour sauver la sienne. Son héritage contre son impunité.

Julian Vane ne cille pas. Son regard bleu chirurgical fixe le poignet de Thorne. Il compte les battements de l'artère carotide de sa proie.

— Ils vont me haïr, souffle Thorne.

— La haine est une émotion de pauvre, Elias. Les riches ont des avocats. Signez.

Le stylo touche le papier. Le bruit de la plume griffant le vélin est un déchirement. Thorne signe. Un gribouillis désespéré, une abdication totale. Le point final est une tache d'encre qui s'étale comme une blessure par balle.

08:59:58.

Julian Vane s'empare du document. Il ne sourit pas. Il n'en a pas besoin. La satisfaction est une faiblesse. Il vérifie la signature, le paraphe, la date. Tout est là. L'âme de Thorne est désormais sa propriété exclusive.

— Voilà, dit Vane en rangeant le contrat dans sa chemise de cuir. C'est fini.

Thorne s'effondre dans son fauteuil ergonomique à douze mille dollars. Il a l'air d'un vieillard centenaire. Le gris de sa peau s'accorde aux nuages qui saturent le ciel new-yorkais.

— Maintenant... stoppez-le, Julian. Stoppez l'attaque. Sauvez ce qu'il reste.

Vane se redresse. Il lisse les revers de son costume sur-mesure. Il y a une élégance prédatrice dans chacun de ses gestes. Il se tourne vers Sarah Kontz, qui reste immobile, ses lunettes connectées projetant des flux de données sur ses pommettes saillantes.

— Sarah ?

— Le virus a atteint le noyau central, Monsieur Vane. Propagation à 98%. Les coupe-feux de la FED viennent de sauter.

Thorne se redresse, une lueur de panique dans les yeux.

— Vous avez dit que la signature arrêterait tout ! Vous avez dit que vos ingénieurs reprendraient le contrôle !

Julian Vane s'approche de la baie vitrée. Il regarde l'aiguille de l'Empire State Building au loin.

— J'ai menti, Elias.

Le mot tombe comme une guillotine.

— Quoi ?

— Le "Black Swan" n'est pas une cyber-attaque extérieure. Ce n'est pas un groupe russe ou une cellule de hackers anonymes.

Vane se retourne lentement. Son visage est un masque de sérénité absolue au milieu

du chaos.

— C'est moi. C'est mon code. C'est ma création. J'ai injecté le virus dans vos serveurs il y a six mois, lors de notre premier audit. J'ai créé l'incendie pour être le seul pompier capable de vendre l'eau.

Thorne essaie de se lever, mais ses jambes le trahissent. Il s'accroche au rebord de la table.

— Vous... vous avez détruit le marché mondial... pour une fusion ?

— Pas pour une fusion, Elias. Pour la Possession. En signant ce papier, vous ne m'avez pas seulement donné votre entreprise. Vous m'avez donné les clés de l'infrastructure de défense américaine. Le "Black Swan" ne détruit rien, il réinitialise les accès. Et désormais, les accès m'appartiennent.

C'est à ce moment que la porte de la War Room explose.

Des hommes en tenue tactique, fusils d'assaut au poing, envahissent l'espace. Le major Miller, visage de granit, pointe son arme directement sur le plexus de Vane.

— Personne ne bouge ! Vane, les mains sur la tête !

Julian ne sursaute même pas. Il regarde le canon du fusil avec une curiosité presque scientifique. Il sent l'adrénaline, non pas comme une peur, mais comme un carburant.

Sarah Kontz s'écarte, parfaitement calme. Elle ajuste ses lunettes.

— Les serveurs ont été corrompus par une source externe avant qu'on puisse intervenir, dit-elle d'une voix d'outre-tombe, récitant une partition apprise par cœur. Vane n'a rien pu faire. Il essayait de stopper l'attaque quand vous avez forcé la porte.

Le mensonge est parfait. Chirurgical. Thorne regarde Sarah, puis Vane. Il comprend l'ampleur du piège. Il est le seul témoin, et il vient de signer son propre arrêt de mort morale en acceptant le deal. S'il parle, il va en prison pour détournement et haute trahison. S'il se tait, Vane devient le maître du monde.

Julian ferme les yeux un instant. Un éclair de satisfaction pure traverse son visage. Le compte à rebours est fini.

09:00:00.

— Emmenez-le, ordonne Miller.

Sa voix tremble. Il sent que quelque chose cloche. Il voit cet homme, menotté, qui marche avec la dignité d'un empereur. Vane ne résiste pas. Pourquoi le ferait-il ? Les menottes sont en acier, mais les marchés financiers sont en verre. Et il vient de briser le verre.

Alors qu'on l'entraîne vers la sortie, Julian passe devant Sarah. L'air vibre entre eux. Aucun mot. Juste un échange de fréquences. Elle sait. Il sait.

Le monde a changé de propriétaire.

Dans la War Room dévastée, Elias Thorne reste seul. Les écrans sont redevenus noirs. Le silence est revenu, mais c'est le silence d'un cimetière. Il regarde ses mains. Elles sont tachées d'encre. De l'encre qui ressemble à du sang.

Sarah Kontz s'approche du bureau. Elle ignore Thorne comme s'il était déjà un fantôme. Elle ramasse le verre de cristal de Julian. Le glaçon n'a même pas fini de fondre. L'eau est encore tiède de sa présence.

Elle porte le verre à ses lèvres. Le froid du cristal contre sa bouche est la seule vérité qui reste.

Dehors, Manhattan s'arrête de respirer. Les distributeurs de billets se figent. Les feux de signalisation passent tous au rouge. Les téléphones deviennent des briques de métal inutile.

Julian Vane descend vers les cellules, entouré de soldats. Il sourit enfin. Un sourire de prédateur qui sait que la cage ne servira à rien quand on possède les clés de l'univers.

Vendre son âme n'était pas le prix à payer. C'était le ticket d'entrée.

Le krach n'était pas la fin. C'était le prologue.

Vane est déjà loin, dans un futur où l'argent n'est plus qu'une suite de zéros et de uns qu'il manipule à sa guise. La signature de Thorne est dans sa poche, contre son cœur de pierre.

Le diable ne porte pas de cornes. Il porte un costume à dix mille dollars et il arrive toujours à l'heure.

Chapitre 12

09:00:00 – L’Apocalypse Digitale

Dix secondes.

Dix secondes pour transformer un empire en poussière et un homme en légende.

Dans la War Room de la tour Sovereign, l’air a l’odeur de l’ozone et du café froid. Julian Vane ne regarde pas Elias Thorne. Il regarde le chronomètre projeté sur la paroi de verre, un hologramme bleu qui découpe le temps en tranches de viande saignante.

08:59:50.

— Signe, Elias. L’encre est encore liquide. Dans dix secondes, elle sera plus lourde que le plomb, murmure Julian.

Sa voix est un scalpel. Pas une once d’émotion. Un pur calcul de fréquences.

Elias Thorne fixe la feuille de papier. Un contrat de fusion-absorption. Le certificat de décès de quarante ans de carrière, de dix mille familles, de tout un héritage industriel. Sa main tremble. Une goutte de sueur perle sur son front, stagne un instant, puis s’écrase sur le cuir du bureau.

08:59:53.

— Julian... les employés... ma fille... balbutie Thorne. Sa voix ressemble à un râle.

— Ta fille aura les meilleurs soins que l’argent puisse acheter. Quant aux employés,

ils ne sont que de la latence dans un système qui cherche l'équilibre. Signe. Ou regarde le monde brûler par la fenêtre. Sans moi, tu n'es qu'un cadavre encombrant sur le bord de l'autoroute.

À sa gauche, Sarah Kontz est une statue de marbre noir. Ses lunettes connectées projettent un défilement de chiffres verts sur ses pupilles. Elle ne cligne pas des yeux. Elle est le métronome de cette apocalypse.

— Neuf secondes, annonce-t-elle. Sa voix est un signal numérique, dénuée de tout vestige d'humanité.

Thorne saisit le stylo. Un Montblanc en platine. Une arme de luxe. Sa main s'agite, une danse de Saint-Guy pathétique. Julian se penche. Il pose sa main, froide, sur celle de Thorne. Un contact de reptile.

— On ne négocie pas avec l'inévitable, Elias. On l'épouse.

Le stylo touche le papier. Une ligne brisée. Thorne signe. C'est fait. Le pacte est scellé dans le sang de l'encre noire.

09:00:00.

Le silence qui suit est plus terrifiant qu'une explosion.

Puis, le chaos arrive. Pas avec un cri, mais avec un clic.

Sur les murs d'écrans qui entourent la salle, le Nasdaq s'ouvre. Normalement, c'est une symphonie de barres vertes et rouges. Aujourd'hui, c'est une hémorragie interne. Les algorithmes de trading haute fréquence deviennent fous. Le virus « Black Swan » vient de s'éveiller.

— Qu'est-ce que... Julian, qu'est-ce qui se passe ? hurle Thorne en se levant.

Les écrans virent au rouge cramoisi. Les indices s'effondrent de 10 %, 20 %, 40 % en quelques microsecondes. C'est un flash-crash comme le monde n'en a jamais vu. Les serveurs de la Bourse de New York surchauffent. À quelques kilomètres de là, dans le New Jersey, des rangées de processeurs fondent littéralement sous la charge de calcul.

Julian Vane ne bouge pas. Il ajuste sa cravate dans le reflet d'un moniteur qui affiche la fin du capitalisme tel qu'on le connaît.

— C'est l'efficacité pure, Elias. L'algorithme purge le système. Il élimine le gras. Et ton entreprise ? Elle était le gras.

— Tu m'as menti ! On devait fusionner ! Je t'ai donné les clés !

Julian se tourne enfin vers lui. Son regard bleu chirurgical est vide. Une absence totale de lumière.

— J'ai les clés. Mais j'ai changé les serrures. La fusion a eu lieu à 08:59:59. À 09:00:00, ta société a cessé d'exister. Les actifs ont été transférés vers ma holding offshore, protégée par le cryptage que j'ai moi-même injecté. Ce que tu as signé, ce n'est pas un sauvetage. C'est un testament.

Thorne s'effondre dans son fauteuil en cuir. Ses yeux sont vitreux. Il regarde ses mains, ces mains qui viennent de condamner des milliers de gens à la misère. Elles sont tachées d'encre. Il la frotte frénétiquement sur son pantalon, mais la tache s'étend.

— Tu es un monstre, siffle Thorne.

— Non, je suis le marché, répond Julian. Et le marché n'a pas de morale. Il n'a que

des vecteurs.

Sarah Kontz s'avance. Elle ne regarde pas Thorne. Elle regarde Julian. Ses lunettes affichent une alerte rouge écarlate : ****SEC INTERVENTION IMMINENT****. Elle sait que les fédéraux sont déjà dans l'ascenseur. Elle sait que le plan de Vane a fonctionné au-delà de toute prévision. Elle sait aussi qu'elle a une puce de données dans sa poche qui pourrait tout arrêter.

Mais elle ne bouge pas. La fascination du désastre est plus forte que l'éthique de sa mission.

— Julian, la ville s'arrête, dit-elle doucement.

Vane s'approche de la baie vitrée. Manhattan est en bas, immense, arrogante. Mais quelque chose cloche. Les mouvements sont saccadés.

Le krach n'est pas seulement financier. Le virus s'est propagé aux infrastructures. Les transactions bancaires sont gelées. Les distributeurs de billets, connectés aux mêmes réseaux de clearing, affichent des messages d'erreur. Les feux de signalisation sur la 5ème Avenue passent tous au rouge, créant un immense bouchon de métal et de frustration.

— Regarde, Sarah. C'est beau, non ? On dirait une montre dont on a brisé le ressort.

Thorne se lève péniblement. Il se dirige vers la porte, un vieil homme brisé, un fantôme en costume trois pièces.

— Où vas-tu, Elias ? demande Vane sans se retourner.

— Chercher une corde. Ou un pardon. Je ne sais plus.

Thorne sort. Ses pas résonnent lourdement dans le couloir de marbre. Personne ne l'arrête. Il n'est plus une variable. Il est un reste de division. Une erreur de calcul.

Julian ramasse sa montre sur le bureau. Une Patek Philippe mécanique. La seule chose dans cette pièce qui n'est pas connectée à un réseau. Il l'attache à son poignet avec un soin méticuleux.

— Temps écoulé, murmure-t-il.

Soudain, la porte blindée de la War Room explose. Des hommes en noir, siglés "HRT" (Hostage Rescue Team), s'engouffrent dans la pièce. Des lasers rouges dansent sur la poitrine de Julian.

— Julian Vane ! Les mains en l'air ! À terre ! Maintenant !

Julian ne sourcille pas. Il ne lève pas les mains. Il sourit. Un sourire qui n'atteint pas ses yeux, mais qui semble savourer l'ironie de la situation.

— Vous arrivez tard, messieurs. La fête est finie. Les invités sont déjà partis avec les couverts.

Sarah recule d'un pas, se fondant dans l'ombre d'un rack de serveurs. Elle retire ses lunettes. Son visage est une page blanche. Un agent se précipite sur elle, mais elle brandit son badge de la SEC.

— Sarah Kontz, agent infiltré. L'individu est Julian Vane. Les serveurs sont piégés, ne touchez à rien.

Julian la regarde. Une seconde. Une éternité. Une étincelle de reconnaissance passe entre eux. Il savait. Il a toujours su. Elle était le seul adversaire à sa hauteur, et il l'avait laissée entrer pour le plaisir de voir si elle oserait le frapper.

— Beau travail, Sarah, dit-il alors qu'on lui plaque les mains dans le dos. Mais tu as oublié un détail.

— Lequel ? demande-t-elle, sa voix tremblant pour la première fois.

— On n'arrête pas un tsunami avec une paire de menottes. L'argent n'est plus là. Il n'est nulle part. Il est devenu pur esprit. Une suite de uns et de zéros perdue dans les replis du darknet. Vous pouvez m'enfermer dans une cage de béton, mais je possède toujours les clés de la ville.

On l'entraîne vers la sortie. Julian passe devant Sarah. L'air vibre entre eux. Aucun mot. Juste un échange de fréquences. Elle sait. Il sait.

Le monde a changé de propriétaire.

Dans la War Room dévastée, Elias Thorne est déjà loin, peut-être déjà en train de contempler le vide depuis le toit. Les écrans sont redevenus noirs, un par un, victimes de leur propre surchauffe. Le silence est revenu, mais c'est le silence d'un cimetière.

Sarah Kontz s'approche du bureau. Elle ignore les agents qui s'affairent autour des serveurs. Elle ramasse le verre de cristal de Julian. Le glaçon n'a même pas fini de fondre. L'eau est encore tiède de sa présence.

Elle porte le verre à ses lèvres. Le froid du cristal contre sa bouche est la seule vérité qui reste. Elle regarde par la fenêtre.

Dehors, Manhattan s'est arrêtée de respirer. Les gratte-ciels, ces obélisques à la gloire du dollar, semblent soudain fragiles, des châteaux de cartes attendant un coup de vent. Les téléphones dans les poches des agents vibrent frénétiquement, puis s'éteignent. Des briques de métal inutile.

Julian Vane descend vers les cellules, entouré de soldats. Il ne baisse pas la tête. Il marche comme un conquérant entrant dans sa nouvelle capitale. Il sait que la prison n'est qu'un bureau plus calme. Il sait que la signature de Thorne, désormais numérisée et dispersée sur des milliers de serveurs fantômes, est le titre de propriété d'un nouveau monde.

Vendre son âme n'était pas le prix à payer. C'était le ticket d'entrée.

Le krach n'était pas la fin. C'était le prologue d'une nouvelle ère où l'on ne compte plus en dollars, mais en contrôle.

Dans l'ascenseur qui le descend vers l'enfer, Julian Vane ferme les yeux. Il écoute le chant des algorithmes qui continuent de dévorer l'économie mondiale en son nom.

Le diable ne porte pas de cornes. Il porte un costume à dix mille dollars, une montre mécanique et il arrive toujours à l'heure.

09:05:00.

L'an zéro commence maintenant.

Chapitre 13

Le Piège de l'Infiltrée

09:01:05.

Le verre de la façade sud explose. Ce n'est pas un fracas, c'est une symphonie de cristal qui s'atomise sous les charges de rupture. Des diamants de sécurité pleuvent sur la moquette en laine de vigogne. L'air pressurisé du 82ème étage s'engouffre vers l'extérieur dans un sifflement de banshee, emportant avec lui les derniers restes de civilité.

Six silhouettes en kevlar noir s'engouffrent par les brèches, suspendues à des cordes de rappel. Des canons de fusils d'assaut balaient la pièce. Les lasers rouges dansent sur les visages, cherchant une cible, un mouvement, une excuse.

« HRT ! NE BOUGEZ PLUS ! LES MAINS SUR LA TABLE ! »

Elias Thorne s'effondre littéralement. Ses poumons lâchent une plainte de vieillard. Il n'a plus de squelette, juste une peur liquide qui coule sur son fauteuil en cuir. À côté de lui, le contrat. Le document qui vient de sceller l'apocalypse.

Julian Vane ne bouge pas. Il est le centre d'un cyclone immobile. Il regarde une perle de verre sur sa manche, l'époussette d'un geste lent, presque affectueux. Ses yeux bleus ne reflètent pas la peur. Ils reflètent le code qui défile encore sur les moniteurs muraux.

Sarah Kontz fait trois pas en avant. Elle n'est plus la secrétaire efficace. Elle n'est plus l'ombre silencieuse. Elle dégaine un Glock 19 de son holster de cheville et le

pointe directement sur la tempe de Julian. Son regard est une lame d'acier froid.

— C'est fini, Julian. Relève-toi. Lentement.

Julian sourit. Un étirement de lèvres sans chaleur, une cicatrice qui s'ouvre.

— Sarah. J'admiraais ton timing. Mais ton éthique gâche ton potentiel. Tu travailles pour des cadavres bureaucratiques alors que tu pourrais posséder la morgue.

— Ferme-la, crache-t-elle. Tu es en état d'arrestation pour manipulation de marché, sabotage d'infrastructures critiques et haute trahison. On a tout. Les injections du virus, les comptes miroirs, la signature forcée de Thorne. Le DOJ t'attend avec une cellule sans fenêtre.

Les agents du FBI entourent la table. L'un d'eux plaque Thorne contre le bois verni. Le vieil homme gémit. La honte est plus lourde que les menottes.

— Regarde-les, Julian, continue Sarah, la voix vibrante de cette haine pure que seuls les trahis connaissent. Ton empire s'écroule. Black Swan est en train de dévorer la moitié de la capitalisation boursière mondiale, mais toi, tu ne verras jamais le profit. On gèle tout. Maintenant.

Julian pose ses mains à plat sur la table. Il regarde le canon de l'arme. Il ne voit pas une menace. Il voit un outil.

— Vous arrivez trop tard, Sarah. Toujours cette petite seconde de retard qui sépare les prédateurs des fossiles. Regarde le chronomètre.

Sur l'écran géant, le Nasdaq affiche un rouge sanglant. -14%. -18%. La chute libre. Mais en bas à droite, une fenêtre contextuelle clignote en vert émeraude. *«
MERGER COMPLETE. JURISDICTIONAL TRANSFER VALIDATED. »*

Julian se lève. Pas brusquement. Avec la majesté d'un roi qui s'apprête à passer en revue sa garde. Un agent s'approche pour le plaquer, mais Julian lève un doigt. Un seul.

— Touchez-moi, et vous déclenchez l'incident diplomatique du siècle.

— Tu déliras, Vane, lâche Sarah. Tu es sur le sol américain.

— Plus maintenant, répond Julian. À 08h59:59, Sovereign Tech était une entreprise Delaware. À 09h00:01, après la signature d'Elias et l'activation de la fusion-absorption, Sovereign est devenue une filiale à 100% de la holding Atlas Peak, enregistrée aux îles Caïmans, sous pavillon diplomatique de la Zone de Libre Échange des Kiribati. Un paradis fiscal que j'ai virtuellement racheté hier soir.

Il désigne le contrat.

— La clause 42-B. Une merveille de poésie juridique. Au moment où Elias a signé, tous mes actifs, y compris ce bâtiment et ma propre personne physique, sont passés sous la juridiction souveraine d'un État tiers. Vos mandats de perquisition sont de la fiction. Vos badges sont des jouets.

Sarah blêmit. Elle connaît la clause 42-B. Elle l'a vue passer dans les milliers de pages de la fusion, mais elle n'avait pas compris. Personne n'avait compris. Julian n'avait pas seulement volé de l'argent. Il avait volé la loi elle-même.

— Tu ne peux pas te cacher derrière un paradis fiscal pour un acte de terrorisme financier ! rugit-elle.

— Terrorisme ? Non. Optimisation agressive. Le virus ? Une faille de sécurité que ma nouvelle société vient de "découvrir" et de "réparer" en soixante secondes. Je suis

le sauveur, Sarah. Pas le coupable. Les marchés vont remonter parce que *je* vais leur injecter l'antidote. Mais ils remonteront sous mes conditions. À mon prix.

Le silence retombe sur la War Room, plus lourd que le vacarme de l'assaut. Les agents du FBI se regardent, incertains. Ils attendent un ordre qui ne vient pas. Leurs oreillettes crachotent des voix paniquées en provenance de Washington. Les ordres changent en temps réel. Les avocats de Vane, déjà postés devant la Cour Suprême et les instances internationales, sont en train de paralyser la machine judiciaire.

Julian s'approche de Sarah. Le canon du Glock touche presque son plexus. Il ne cille pas.

— Tu as sacrifié trois ans de ta vie pour m'attraper. Tu as dormi dans mon lit, tu as mangé à ma table, tu as espionné mes rêves. Tout ça pour quoi ? Pour protéger un système qui t'a déjà remplacée par un algorithme ?

Il lui arrache doucement l'arme des mains. Elle ne résiste pas. Elle est pétrifiée par la clarté brutale de sa défaite.

— Le monde ne veut pas de justice, Sarah. Il veut de la stabilité. Et je suis la seule stabilité qui reste dans ce chaos.

Il se tourne vers les agents.

— Messieurs, vous avez fait votre travail. Maintenant, sortez de mon bureau. J'ai une économie à reconstruire et des milliers de gens à licencier. C'est épuisant d'être le diable.

Elias Thorne lève la tête, les yeux embrumés de larmes.

— Julian... ma fille... tu avais promis...

Vane ne le regarde même pas. Thorne est déjà un fantôme. Un dommage collatéral.

— Le traitement sera payé, Elias. Je tiens toujours mes promesses. C'est la différence entre toi et moi. Toi, tu vends ton âme par faiblesse. Moi, je la vends par stratégie.

L'un des agents, un vétéran avec une cicatrice sur la joue, s'avance, les menottes à la main.

— On a des ordres, Vane. On vous emmène. Diplomatie ou pas.

Julian tend les poignets. Avec un sourire presque angélique.

— Bien sûr. Je vous en prie. La prison est une excellente opportunité de relations publiques. "Le génie incompris injustement détenu par un gouvernement aux abois". Ça fera grimper l'action de 4% avant midi.

Alors que les fers se referment sur ses poignets, Julian Vane regarde par la baie vitrée brisée. En bas, dans les rues de Manhattan, les gens courent. Ils regardent leurs téléphones, leurs économies disparaître, leurs vies basculer. Ils ne sont que des pixels dans son grand calcul.

Sarah ramasse le contrat éparpillé. Ses mains tremblent. Elle regarde Julian s'éloigner, escorté comme un trophée. Elle sait qu'il sera dehors avant le coucher du soleil. Elle sait que la signature d'Elias Thorne est l'acte de décès de l'ancien monde.

Elle s'approche du bar en cristal. Le silence est revenu, troué seulement par le vent qui siffle entre les tours. Elle ramasse le verre de Julian. Le glaçon n'a même pas fini de fondre. L'eau est encore tiède de sa présence.

Elle porte le verre à ses lèvres. Le froid du cristal contre sa bouche est la seule vérité

qui reste. Elle regarde par la fenêtre.

Dehors, Manhattan s'est arrêtée de respirer. Les gratte-ciels, ces obélisques à la gloire du dollar, semblent soudain fragiles, des châteaux de cartes attendant un coup de vent. Les téléphones dans les poches des agents vibrent frénétiquement, puis s'éteignent. Des briques de métal inutile.

Julian Vane descend vers les voitures noires, entouré de soldats. Il ne baisse pas la tête. Il marche comme un conquérant entrant dans sa nouvelle capitale. Il sait que la prison n'est qu'un bureau plus calme. Il sait que la signature de Thorne, désormais numérisée et dispersée sur des milliers de serveurs fantômes, est le titre de propriété d'un nouveau monde.

Vendre son âme n'était pas le prix à payer. C'était le ticket d'entrée.

Le krach n'était pas la fin. C'était le prologue d'une nouvelle ère où l'on ne compte plus en dollars, mais en contrôle.

Dans l'ascenseur qui le descend vers son destin, Julian Vane ferme les yeux. Il écoute le chant des algorithmes qui continuent de dévorer l'économie mondiale en son nom. Il n'a pas besoin de voir pour savoir.

Le diable ne porte pas de cornes. Il porte un costume à dix mille dollars, une montre mécanique et il arrive toujours à l'heure.

09:05:00.

L'an zéro commence maintenant.

Il a gagné. Non pas parce qu'il était le plus fort, mais parce qu'il était le seul à avoir compris que la morale est un luxe pour ceux qui n'ont pas de plan. Sarah Kontz reste

seule dans le penthouse dévasté, entourée de verre brisé. Elle regarde ses propres mains. Elles sont vides.

Julian Vane, lui, a les mains liées, mais il possède tout ce qui compte.

Le pouvoir n'est pas de ne pas aller en prison. Le pouvoir est de posséder ceux qui vous y emmènent.

****FIN DU CHAPITRE 13.****

Chapitre 14

L'Héritage des Ruines

L'air de Manhattan a le goût du cuivre et de la poussière froide. C'est le goût de l'effondrement.

Julian Vane franchit le seuil de la tour Sovereign. Les portes automatiques, privées de leur cerveau numérique, sont restées bloquées en position ouverte, comme une mâchoire figée dans un cri muet. À ses côtés, quatre hommes en vestes sombres, siglées FBI, l'escortent. Ils ne le tiennent pas. On ne tient pas un homme qui vient d'annihiler le PIB d'un continent ; on l'accompagne, avec la déférence instinctive que les vivants accordent à la peste noire.

Le trottoir de la 5ème Avenue est jonché de débris qui n'ont rien de spectaculaire. Pas de verre brisé, pas de barricades. Juste des journaux que le vent fait claquer contre les bouches d'égout et des milliers de téléphones portables jetés là, comme des talismans inutiles. Des briques de verre et de lithium qui ne disent plus rien.

Le silence est un linceul. Un silence de cathédrale après le massacre.

Julian s'arrête. L'agent Miller, un homme dont le visage semble avoir vieilli de dix ans en soixante minutes, lui pose une main hésitante sur l'épaule.

— Monsieur Vane. La voiture est là.

Julian ne répond pas. Il regarde l'horizon. Manhattan n'est plus une ville, c'est une carcasse de luxe dont on a retiré l'âme. Les écrans géants de Times Square, d'ordinaire si braillards, ne sont plus que des rectangles gris. Le "Black Swan" n'a pas seulement dévoré les comptes en banque ; il a aspiré l'électricité, la lumière, l'espoir de voir le soleil se lever sur un monde prévisible.

Il plonge la main dans sa poche. Miller se tend, sa main glissant vers son holster. Julian sort son smartphone. Un prototype en titane brossé, le seul objet encore connecté à un réseau satellitaire privé, un bastion de données flottant à trente-six mille kilomètres au-dessus du chaos.

Il déverrouille l'écran.

Le chiffre s'affiche. Une suite de zéros si longue qu'elle semble vouloir sortir du cadre. Ce n'est plus de l'argent. C'est un score de jeu vidéo. C'est la mesure de sa divinité. Il possède désormais 42 % des infrastructures critiques mondiales, acquises pour un centime de dollar lors de la nanoseconde où le marché a touché le néant.

— Vous avez tout détruit, murmure Miller. Sa voix tremble. Sa propre retraite s'est volatilisée entre deux battements de cils. Sa maison, l'avenir de ses gosses, tout est devenu de la fiction.

Julian tourne son regard bleu chirurgical vers lui. Pas une once de haine. Pas une once de remord. Juste une observation clinique.

— Je n'ai rien détruit, Miller. J'ai simplement purgé le système de ses mensonges. La valeur n'était qu'une hallucination collective. Je vous ai rendu la réalité. Elle est juste un peu plus froide que ce que vous imaginiez.

Il reprend sa marche. Les agents le suivent, spectres impuissants.

À l'angle de Wall Street, une femme est assise sur les marches du Federal Hall. Elle porte un tailleur Chanel à cinq mille dollars, mais ses pieds sont nus. Elle regarde ses mains vides avec une fascination d'enfant. Elle ne pleure pas. Elle est au-delà des larmes. Elle est dans l'état de choc pur du survivant d'un crash aérien qui ne comprend pas pourquoi il a encore ses chaussures.

Julian passe devant elle sans ralentir. Il sent l'odeur de la ville qui change. Ce n'est

plus l'odeur du café et du kérosène. C'est l'odeur de la peur rance, celle qui s'installe quand les hommes réalisent que leurs cartes de crédit ne sont que des morceaux de plastique et que le contrat social a été déchiré par un algorithme.

— Regardez-les, lâche Julian à l'adresse de Miller. Ils attendent que quelqu'un vienne réparer le monde. Ils attendent le reboot. Mais il n'y a pas de sauvegarde.

— On va vous enfermer, Vane. Pour le restant de vos jours.

Julian s'arrête devant la berline noire qui l'attend. Il pose une main sur le toit en métal froid. Il sourit. Un sourire qui ne mobilise que les muscles de ses lèvres, laissant ses yeux morts.

— Miller, vous ne comprenez toujours pas. La prison où vous m'emmenez appartient à l'un de mes holdings. Le juge qui signera mon acte d'écrou verra son salaire versé par une banque dont je possède les serveurs. Les gardiens qui me surveilleront mangeront de la nourriture distribuée par mes filiales.

Il se rapproche de l'agent, si près que Miller peut voir le reflet de sa propre ruine dans les pupilles du prédateur.

— Je ne vais pas en prison. Je vais m'installer dans mon nouveau bureau. Le monde est devenu mon entreprise privée. Et vous ? Vous n'êtes plus qu'un coût de fonctionnement que je n'ai pas encore décidé d'élaguer.

Miller recule, une expression de dégoût et de terreur pure sur le visage. Il ouvre la portière.

Julian s'installe à l'arrière. Le cuir sent le neuf, une odeur qui tranche avec l'amertume du dehors. Il regarde par la vitre teintée. Une silhouette familière se tient sur le trottoir d'en face. Sarah Kontz.

Elle est seule. Ses lunettes connectées sont éteintes, posées sur le sommet de son crâne comme un diadème brisé. Elle le regarde. Elle a échoué. Elle voulait sauver l'économie, elle a fini par escorter le diable vers son trône. Il lève deux doigts vers

son front, un salut ironique, un hommage au seul adversaire qui valait la peine d'être broyé.

La voiture démarre. Elle glisse sans bruit dans les rues désertes, un requin noir fendant des eaux mortes.

Julian regarde son téléphone une dernière fois. Le compteur de son compte bancaire est fixe. Le marché n'existe plus, donc la valeur ne fluctue plus. Il a atteint le sommet de la montagne. Il est le seul habitant d'un Olympe de décombres.

Il baisse la vitre. L'air s'engouffre dans l'habitacle. Manhattan défile comme un décor de cinéma après le tournage. Les gratte-ciel sont des stèles. Les banques sont des mausolées. Il n'y a plus de transactions, plus de spéculation, plus de bruit.

Il réalise alors une chose qu'il n'avait pas prévue.

Le pouvoir absolu a un prix que même lui n'avait pas calculé : l'ennui terminal. Quand on possède tout, plus rien n'a de prix. Quand on a tué le temps, on est condamné à l'éternité.

Il regarde sa montre. Une Patek Philippe mécanique. Un chef-d'œuvre d'engrenages qui n'a pas besoin de réseau, pas besoin de serveurs, pas besoin de foi pour fonctionner. Le tic-tac est la seule chose qui semble encore réelle dans ce désert de chiffres.

Il ferme les yeux. Il voit les visages de Thorne, de Sarah, des dix mille employés qu'il a sacrifiés. Ils ne sont plus des variables. Ils sont les fantômes d'un système qu'il a tué pour prouver qu'il en était le maître.

La voiture s'arrête devant les portes massives du centre de détention fédéral. Un bâtiment de béton brut, sombre, impénétrable. Pour n'importe qui d'autre, c'est une fin

de partie. Pour lui, c'est juste un changement de décor.

Il descend du véhicule. Les menottes se referment sur ses poignets. Le clic du métal est sec, définitif. Miller serre le verrou, peut-être un peu trop fort, une petite vengeance mesquine de la part d'un homme qui n'a plus que ça.

Julian ne bronche pas. Il regarde le ciel gris de New York. Une pluie fine commence à tomber, lavant la poussière des écrans éteints.

Vendre son âme n'était pas un sacrifice. C'était une transaction. Et Julian Vane n'a jamais perdu un deal. Il a troqué son humanité contre l'immortalité numérique. Il a échangé son sang contre des octets de puissance pure.

Le monde est à genoux, exsangue, ruiné, terrifié.
Lui, il est debout.

Il regarde l'agent Miller, dont les yeux sont injectés de sang à force d'avoir cherché un sens à ce désastre. Julian inspire profondément l'air humide de la fin des temps. Il n'a jamais eu le cœur aussi léger. Il n'a jamais été aussi vide.

Le temps, c'est du sang. Et je suis le seul à ne plus saigner.

FIN

Merci d'avoir lu "Vendre son âme en soixante secondes"

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)